Desbois
021
V.2
SmRS

PQ
2153
.A3
N64
1858
v.2

UN NOEUD DE RUBAN

Ouvrages divers.

Secrets (les) **de l'oreiller**, par Eugène Sue. . . 7 vol.
Thérésa, par Adrien Paul. . . . . 2 vol.
Compagnons (les) **de Minuit**, par Charles Deslys. 3 vol.
Cadet (le) **de famille**, par Alexandre de Lavergne. . 3 vol.
Fils (les) **de famille**, par Eugène Sue . . . . . 9 vol.
Nicette, par Adrien Paul. . . . . 2 vol.
Chevalier (le) **de Floustignac**, par le même. . . 3 vol.
L'Été de la Saint-Martin, par A. de Gondrecourt. 2 vol.
Baron (le) **d'Arnouville**, par le même . . . . 4 vol.
Femmes (les) **de la Bourse**, par Henri de Kock . 2 vol.
Cochon (le) **de St Antoine**, par Ch. Hugo. . . . 3 vol.
Mariage (le) **aux écus.** par Maximilien Perrin . . 2 vol.
Coulisses (les) **du monde**, par Ponson du Terrail.
Première partie, L'HÉRITAGE D'UNE CENTENAIRE. 3 vol.
Deuxième partie, GASTON DE KERBRIE. . . . . 3 vol.
Troisième partie, UN PRINCE INDIEN. . . . . 2 vol.
Baronne (la) **trépassée**, par Ponson du Terrail. . 3 vol.
Il faut que jeunesse se passe, par Alexandre de Lavergne. . . . . 3 vol.
Sous trois rois, par le même. . . . . 2 vol.
Mademoiselle de Cardonne, par de Gondrecourt. 3 vol.
Roman (le) **d'une femme**, par A. Dumas, fils. . . 4 vol.
Princes (les) **d'Ébène**, par G. de la Landelle. . . 5 vol.
Sultan (le) **du quartier**, par Maximilien Perrin. . 2 vol.
Hélène, par madame Charles Reybaud. . . . . 2 vol.
Grands jours (les) **d'Auvergne**, par P. Duplessis. 9 vol.
Chevalier (le) **de Pampelonne**, par A. de Gondrecourt . . . . . 5 vol.
Marquise (la) **de Belverano**, par Léon Gozlan . 2 vol.
Mémoires d'un mari, par Eugène Sue. . . . . 4 vol.
Diane de Lys et Grangette, par A. Dumas fils. . 3 vol.
Un Drame en famille, par le marquis de Foudras. 5 vol.
Viveurs (les) **de Paris**, par Xavier de Montépin . 3 vol.
Valets (les) **de cœur**. par le même. . . . . 3 vol.
Sœur Suzanne, par le même. . . . . 4 vol.
Baron (le **Lagazette**, par A. de Gondrecourt. . . 3 vol.
Mont-Revêche, par George Sand. . . . . 4 vol.
Adriani, par la même. . . . . 2 vol.
Maîtres (les) **sonneurs**, par la même. . . . . 4 vol.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

UN

NŒUD DE RUBAN

PAR

MADAME ANCELOT

TIMBRES-POSTE
POUR COLLECTIONS
Rue Huguerie 70
BORDEAUX

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

2

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, rue Serpente.
1858

ДОН ЖУАН

ТОЛЬКО ДЛЯ ВЗРОСЛЫХ

I

Un citoyen des États-Unis, un jeune comte de l'aristocratie française.

Williams Espread était un descendant de la famille de Washington.

C'est tout dire pour un Américain !.... Il n'y a pas de noblesse en Europe qui s'élève, à présent, à une hauteur de considération et de respect, pareille à ce qu'ins-

pire, aux États-Unis, l'illustre nom de Washington.

Mais qu'on ne se figure pas qu'il existât dans la famille honorée de Williams Espread aucune des idées et des habitudes de l'aristocratie française; il n'y avait là rien de semblable à ce luxe oisif, à ce dédain des occupations matérielles, à cette vie de salon, ou de boudoir, dont les jeunes gentilshommes usent et abusent à notre époque; non. Williams, enfant, avait sept sœurs et quatre frères; il fallait donc chercher à se faire une fortune personnelle, dans ce pays où l'on se marie jeune, où l'on ne compte point, comme une *espérance* pour les enfants, la mort de leurs parents qui sont souvent encore loin d'être vieux

quand leurs fils sont déjà des hommes. Williams reçut donc une éducation industrielle, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; c'est-à-dire que, destiné aux affaires, les calculs, les chiffres, la valeur des objets de commerce, les droits, les lois, les coutumes qui les règlent et tout ce qui peut y avoir un rapport plus ou moins direct ou indirect lui fut d'abord enseigné. Il y eut bien quelques études littéraires, mais si le goût naturel de l'enfant ne l'y eût porté et ne lui eût fait prendre sur ses récréations le temps de lire les ouvrages des écrivains renommés français et anglais, il est probable que ce qu'on lui en apprenait n'eût pas tenu grande place dans sa mémoire.

Inutile de dire qu'il s'exprimait égale-

ment bien en anglais et en français, ayant parlé l'une et l'autre de ces deux langues depuis qu'il avait l'usage de la parole.

Nous ajouterons seulement qu'ayant trouvé un grand charme aux lectures faites par lui dès l'enfance, Williams, qui était un homme d'ordre et fort méthodique dans ses habitudes, prit et tint la résolution d'employer tous les jours une heure à la lecture ; et, comme ses occupations, dans le reste du jour, différaient beaucoup de celle-là, et qu'il craignait de voir s'effacer tous les fruits de ces chères lectures, il lisait, près d'une table, une plume à la main, et consignait sur des livres blancs toutes les remarques, idées et réflexions que lui suggéraient ses lectures. Cette habitude,

prise à onze ans, durait encore, et, de temps en temps, Williams relisait quelques pages de ces souvenirs volumineux. C'était l'histoire de sa pensée ; car, bien que les livres inspirateurs eussent été nombreux et différents, sa réflexion s'imprégnait, quel qu'en fût l'objet, des impressions de son âme... Et toute personne qui suivrait son exemple se trouverait avoir écrit ainsi, sans le savoir, l'histoire de son intelligence et de son cœur avec celle de ses lectures.

Dès l'âge de treize ans, Williams était entré dans un comptoir d'escompte et y avait tenu les livres, ayant un petit intérêt dans quelques spéculations. A dix-huit ans, il fut aux Indes pour y établir une succursale de la maison où il travaillait ; puis,

son retour, il fonda un établissement commercial en son propre nom. La justesse de ses idées, la promptitude de son coup-d'œil et sa stricte probité, firent prospérer ses affaires, de façon à lui donner, à vingt-cinq ans, une existence indépendante et une réputation de capacité, qui le firent nommer député au congrès américain. Il s'y distingua, rendit des services, parla peu, mais parla bien. Sept années plus tard il était sénateur et jouissait d'une haute considération très-méritée. C'est alors qu'il vint en France dans l'intervalle des sessions. Les bons esprits ont l'envie de voir, de juger, de s'éclairer ; aussi apportait-il en Europe une curiosité aussi intelligente que bienveillante. Il cherchait le bien, pour en jouir et pour en faire profiter son pays, s'il

était possible, mais le bien positif. Les utopies l'attiraient ; il en démêlait tout de suite le côté praticable ; car il pensait que toute idée devait avoir un fait pour résultat, ou qu'elle ne méritait pas l'attention. C'était le positif tiré de l'idéal que son esprit cherchait et il trouva ainsi plus d'une heureuse application de la rêverie et de la science. Sa renommée et sa fortune s'en accrurent : l'une et l'autre étaient des plus brillantes, lorsqu'il fut présenté chez Madame de Melval.

Sa figure était belle et calme comme son caractère ; l'habitude de l'action sérieuse et l'usage de la liberté donnent de la dignité au maintien, de la force à la volonté et de la sobriété à la parole.

Il n'est pas besoin d'ajouter que Williams Espread n'était pas de ces sénateurs qui baisent, dit-on, les pantoufles d'une danseuse ; c'était un homme de bon sens et de bon goût, qui faisait tout avec sa raison ou avec son cœur, et chez qui l'amour des beaux-arts n'avait rien de cette ridicule folie qui décèle l'enthousiasme à froid du parvenu ne comprenant rien.

Mais, dira-t-on, comment avec un tel caractère et de telles habitudes, Williams Espread n'était-il pas marié dans un pays où les hommes se marient jeunes ?

C'est que Williams avait eu aussi son roman. Quelle est la vie, même parmi les plus sages, qui n'a pas eu son petit drame intime? Williams avait donc eu le cœur

tout rempli d'une chaste et douce affection pour une jeune et charmante amie de ses sœurs, et il avait été aimé. Cela datait de l'enfance de la jolie Thécla, de l'adolescence de Williams, et, sans doute, son activité intelligente avait plus d'une fois puisé des forces dans cet amour, qui exaltait sa jeunesse et devait, dans ses projets, charmer le cours de sa vie tout entière. Mais quand vint le moment de se lier par le mariage, que Thécla eut vingt ans et Williams vingt-six, la jeune fille tomba malade, et bientôt les médecins déclarèrent qu'un mal de poitrine, qui laissait peu d'espérance, ne permettait pas le mariage sans risquer d'avancer de beaucoup le terme fatal. Bien entendu que Williams et sa famille furent seuls instruits de ce cruel arrêt, et que tous les soins

tendirent à en dérober la connaissance à la jeune malade.

Williams se trouva donc dans cette situation difficile et désolante d'avoir à cacher un secret douloureux à celle qu'il aimait, à qui toutes les impressions de son âme étaient confiées jusque-là ; de plus, il fallait retarder ce mariage, dont il avait voulu tant de fois avancer l'époque fixée, et le retarder sans que la malheureuse Thécla pût deviner la cause de ce retard, sans que surtout elle pût en accuser le cœur qui lui appartenait tout entier ; car, dans ces deux tristes appréhensions, elle eût également souffert. L'amour de son fiancé lui était aussi cher que la vie ; elle ne séparait pas l'un de l'autre.

Ce qu'on appelle les plus belles années de la jeunesse se passa donc pour Williams Espread daus cette douloureuse situation qui demandait une attention continuelle, et où la douleur et les soins de chaque jour absorbèrent son temps, sa tendresse et toutes les facultés de son âme. Quatre ans se passèrent ainsi, et le caractère naturellement sérieux du grave Américain en garda une mélancolie profonde. Thécla mourut doucement, en lui répétant : Je vous aime !

Tout cela fut raconté à Madame de Melval, l'intéressa, la toucha et, quand elle se vit l'objet de l'affection de Williams Espread, ce fut avec un vif sentiment de joie qu'elle conçut l'espérance d'apporter des consolations à un noble cœur, d'initier à de douces impressions cette âme attristée et de lui

donner une vie heureuse qu'il n'avait pas encore connue.

Mais, comme il faut toujours que le bonheur en ce monde présente quelques difficultés, l'Américain, fort épris de Madame de Melval, confondait dans son cœur l'amour avec le mariage, et le mariage avec la vie dans son pays. Madame de Melval, fort éprise de Williams Espread, eût sacrifié Paris sans trop de regrets. Mais il y avait sa fille ; elle ne pouvait l'emmener ; la famille de son mari s'y fût opposée, ou du moins l'eût blâmée vivement ; elle ne voulait ni mécontenter tous les siens, ni quitter son enfant à l'âge où une fille a le plus besoin des soins et de la surveillance de sa mère.

Madame de Melval parla d'ajourner tout

projet jusqu'au moment où Isabelle serait d'âge à choisir elle-même ce qui conviendrait à son avenir, ou bien quand elle aurait trouvé dans un mari selon son cœur de quoi remplacer les soins et la tendresse de sa mère.

Oh ! si l'on eût ainsi parlé de remettre à trois ou quatre ans un projet de mariage à un Français amoureux, il se fût étonné, affligé, impatienté, irrité et fâché.

Williams dit avec son doux et triste sourire :

— J'attendrai.

Forcé peu après de faire un voyage en Amérique pour remplir ses fonctions de sénateur, il partit à regret, mais confiant.

Pendant son séjour aux États-Unis, il choisit Philadelphie pour le lieu de sa résidence future lorsqu'il raménerait une compagne avec lui, et il commença à y faire bâtir une habitation d'après les idées qu'il avait un jour entendu exprimer à madame de Melval.

Il ne doutait pas d'elle, elle ne doutait pas de lui non plus, car la nature avait donné à la Parisienne les paisibles vertus et la stricte obéissance au devoir qui la rendaient une digne compagne de Williams Espread; ils se ressemblaient sur quelques points, mais elle avait en plus la grâce de l'esprit et du corps, comme lui avait de son côté une force, une activité, un courage que ne possédait pas l'aimable femme. Ensemble, c'était la réunion de toutes les qualités

physiques et morales, d'une nature supérieure, et les beautés de l'âme humaine y étaient complètes.

Leur âge était le même ; ils admiraient ensemble cette bizarrerie du sort qui les avait fait naître le même jour, à deux mille lieues de distance, pour les réunir par la suite dans le plus intime des liens, l'amour.

Et quoique Williams eût désiré voir ser éaliser plus promptement ses espérances de bonheur, bien qu'il eût un profond regret chaque fois qu'il était forcé de quitter la France, il ne témoignait ni impatience, ni inquiétude ; il croyait à l'amour, au devoir et à Dieu !

Trois années passèrent ainsi pour lui, moitié en France, moitié aux États-Unis

d'Amérique ; il traversa six fois l'Océan, et ses idées et ses sentiments furent toujours les mêmes. Ce qu'il y eut de singulier dans ceci, c'est que la Parisienne fut aussi fidèle que l'Américain, et qu'entouré de Français assez empressés, elle n'eut pas un seul instant la pensée de les préférer à sir Williams. Du reste, toujours aimable, gracieuse, d'une élégance charmante et d'un esprit du meilleur goût, ce fut là la seule singularité que Madame de Melval se permît.

L'Américain avait cette pleine confiance qui rendrait inexcusable l'abus qu'on en ferait. D'ailleurs, l'on n'a, ni aux États-Unis, ni en Angleterre, cette jalousie tracassière, qui a son principe dans une vanité sotte et mal placée. Dans les deux contrées, un

homme choisit une femme parce qu'elle lui plaît, et dès qu'elle consent à devenir sa compagne il est censé qu'elle promet d'être fidèlement à lui. Cela suffit, et le mari ne va pas plonger dans le passé un regard inquisiteur pour y chercher un malheur rétrospectif et tourmenter sa femme. Parfois la jeune fille anglaise ou américaine a couru le monde, elle a visité le continent européen, et même vogué librement dans deux hémisphères ; qu'importe? le mari ne s'en inquiète pas ; il fait entrer sans crainte sa compagne dans le port tranquille du mariage, la recueille dans la chaste retraite de la demeure conjugale, et souvent la jeune fille, déjà rassasiée des amusements, fatiguée des agitations et parfois même blessée par les mécomptes et les déceptions, entre sous

ce toit de famille qui doit abriter sa vie avec cet épanouissement du voyageur battu par la tempête qui aborde la terre bienfaisante où son bonheur sera de vivre à l'avenir hors des atteintes de tout danger.

Peut-être Williams eût-il accepté une compagne dans ces conditions, mais il trouvait plus de douceur près de Mme de Melval dont la vie paisible, bien connue et estimée de tous, était l'objet de sa sympathie et de son admiration. Sa confiance en elle était aussi illimitée que son dévouement à son pays ; il unissait dans son cœur ces deux amours et il leur consacrait sa vie. Le citoyen américain voyait dans l'esprit aimable et la conversation charmante de sa future compagne, la possibilité d'introduire à Philadel-

phie le goût des réunions, où l'intelligence et l'esprit de conversation remplaceraient la danse et le jeu, et pourraient convenir ainsi à tous les âges de la vie. Cette ville avait été l'objet de son choix, parce que les habitants semblent s'intéresser plus qu'en aucun autre lieu de l'Union, aux plaisirs des arts et des lettres : un journal littéraire y avait eu grand succès, et l'esprit y était accueilli comme une ancienne connaissance dont l'agrément est toujours nouveau.

Trois années de projets, d'espérance, de travail, de voyages et d'amour passent vite malgré l'attente, et Williams Espread était arrivé sans impatience mais avec joie, à leur terme ; il venait, empressé et content, demander le prix réservé à sa constance par

Mme de Melval, aussi empressée et aussi contente d'accorder que lui l'était d'obtenir.

Isabelle était dans sa dix-huitième année.

Elle avait bien changé, elle. Sa taille, développée dans les plus belles proportions, s'élevait au-dessus de celle de sa mère ; elle avait la tête mignonne, les mains délicates, les pieds petits : tout cela gracieux et fin avait un grand air aristocratique ; ses yeux étaient admirables et sa bouche fine et spirituelle : c'était une ravissante jeune fille, et vingt maris s'étaient déjà présentés.

Quand il y avait quelques bonnes raisons de croire que le nouveau prétendant pourrait convenir, Mme de Melval amenait habilement dans la conversation du soir, au mi-

lieu de ses amis, le nom de la famille de ce futur, pour arriver à ce que son nom à lui, prononcé par quelqu'un, fit connaître l'opinion de la société sur celui qui aspirait à la main d'Isabelle. C'était seulement quand le jugement impartial avait été favorable qu'elle en parlait à sa fille.

Rarement l'examen, indifférent de ces nombreuses personnes, faisant une espèce de résumé de l'opinion générale, donnait à la mère le droit d'offrir à sa fille de porter le nom qui venait de subir toutes les chances de ce jugement; mais un soir Isabelle était présente et la conversation arriva, sans que personne eût semblé l'amener sur ce terrain, à parler du jeune comte Albert de Saint-Laurent; et le baron de Signol dont le juge-

ment avait d'autant plus de prix qu'il était habituellement sévère, fit un complet éloge de ce jeune homme dont l'enfance douce, aimable, timide et rêveuse s'était écoulée presque sous ses yeux, car, ami de la mère, il avait toujours suivi l'enfant depuis ses premières années jusqu'à ses débuts dans le monde, où Albert de Saint-Laurent avait parfaitement réussi. Il est vrai que, depuis, le baron de Signol l'avait perdu de vue. Dès voyages avaient entraîné le jeune homme au loin. Puis la maladie, la mort de son père et un long deuil passé dans ses terres l'avaient séparé de toutes ses relations à Paris; mais c'était, au dire de M. de Signol, l'esprit le plus fin et le plus aimable qu'il fût possible de rencontrer; sa fortune était considérable, son nom très-noble et sa figure charmante...

Cet éloge fut interrompu par un jeune homme qui dit en riant : « Albert est ou était il y a trois ans, ce qu'on appelle un vrai mauvais sujet, joueur, dissipé, prodigue et d'une excessive excentricité.

— Vous vous troupez de nom, assurément, reprit une vieille marquise ; je l'ai vu, il y a quatre ou cinq ans, le plus sage, le plus réservé et le plus pieux de tous les jeunes gens du faubourg Saint-Germain.

— Ce que l'on dit sur lui de contradictoire, ne put s'empêcher de répondre vivement la chanoinesse de Saint-Elme, s'explique facilement. M. le comte Albert de Saint-Laurent est d'un caractère doux, facile, complaisant, mais sans aucun principe arrêté, et il cède facilement aux impressions qui lui sont don-

nées. Près de sa mère, qui était une femme charmante, bonne et empressée pour tout le monde, le jeune Albert était le plus aimable des enfants. Il la perdit, lorsqu'il atteignait sa quinzième année. Le chagrin de cette mort tourna toutes ses idées vers le ciel, où il devait retrouver celle qu'il pleurait; il voulut alors se faire prêtre; un de ses amis l'entraîna dans le monde, il s'y plut et il y eut des succès. Mais la mode, et les mauvais exemples l'entraînèrent à leur tour dans quelques folies..... il y fut arraché par un voyage, et depuis il a constamment vécu fort retiré dans une terre considérable; il s'y est livré au travail, dans des entreprises d'industrie, il y a établi des usines et une foule de choses utiles qui auront donné à son esprit la solidité qui lui manquait. La chanoi-

nesse ajouta en souriant : Si je me fais ici son avocat, c'est qu'Albert est mon cousin issu de germain, que je le connais intimement, et que je suis sûre qu'il deviendra l'un des hommes distingués de notre pays, s'il n'est soumis qu'à de bonnes influences.

La chanoinesse avait dit tout cela avec un peu plus d'animation qu'elle n'en mettait d'ordinaire à ses paroles, et encore ne finit-elle point sa dernière phrase sans se tourner vers Isabelle et sans lui dire : mais ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vu, il y a juste quatre années, à une matinée chez Mme de Melcy ?

Isabelle avait été attentive à toute cette conversation ; ces grands yeux exprimaient une vive curiosité ; mais sa petite bouche fine

et légèrement railleuse semblait dire :

Je n'ignore pas la raison qui fait ainsi, de M. de Saint-Laurent l'objet d'un minutieux examen. Je prends part à l'iutérêt qu'il inspire, et j'y dois prendre une part plus grande que qui que ce soit... C'est pour moi un prétendu ou un prétendant.

Car Isabelle avait dès longtemps pénétré les petites ruses maternelles, et n'étant pas pressée de changer sa vie tout heureuse, n'ayant au cœur aucune préférence, elle s'amusait des prétendants et se plaisait souvent à repousser ceux qui avaient eu trop de confiance vaniteuse dans leurs prétentions.

Comment cette fois, interpellée par la chanoinesse, au lieu de se laisser aller à

quelques plaisanteries, comme elle le faisait pour arrêter tous les projets maternels, Isabelle rougit-elle et se troubla-t-elle au point d'avoir la crainte de trahir un intérêt qu'elle ne soupçonnait pas elle-même? C'est ce qui ne peut s'expliquer que par une espèce de pressentiment. Mais la jeune fille du monde sentit à l'instant qu'il faillait cacher ce trouble aux yeux indiscrets et cependant ne rien dire de contraire à sa pensée en critiquant M. de Saint-Laurent pour cacher sa bienveillance. Il y a des femmes qui se dépêchent d'accuser de torts, de défauts et de ridicules un homme qui leur plaît pour ôter toute idée de leur préférence; elles croient ensevelir sous ce triste voile comme sous un linceul l'amour qui n'a pas droit à se montrer. Mais ce voile *noir*, trop employé par les

femmes, n'était pas du goût de la loyale jeune fille, elle s'efforça donc d'être calme pour dire gaîment :

— C'était à la Sainte-Catherine, il y a quatre ans. Mme de Melcy avait réuni des enfants dans un petit bal du matin, et moi l'on me traitait encore en petite fille ; je ne participais qu'aux jeux de l'enfance, et je m'en trouvais fort bien. Comment M. Albert de Saint-Laurent, qui avait plus de vingt ans, vint-il tout à coup s'amuser de nos jeux? Cela ne s'explique que par sa parenté avec deux petites jumelles de huit ans, ses cousines, les filles de Mme de Melcy et les plus charmants bijoux d'enfants qu'il fût possible de voir. M. de Saint-Laurent ne s'occupa que d'elles deux ; mais tous les enfants s'oc-

cupaient de lui, qui seul était un homme au milieu de nous. Je ne l'ai pas oublié ; et il fut l'objet de l'admiration générale : on le proclama le plus charmant des hommes à l'acclamation de quarante *babies*.

J'étais de beaucoup la doyenne d'âge de la société, moi qui avait treize ans.

Isabelle avait mis une gaité dans son accent, qui attestait l'insouciance ; mais sa mère n'en jugea pas ainsi.

Le lendemain, elle fit part à sa fille de la demande de sa main par M. le comte Albert de Saint-Laurent et demanda une réponse.

— Sans l'avoir revu, dit en riant la jeune fille, cela ne se peut pas.

— Cela n'est pas proposable non plus, reprit la mère gaîment; il viendra ce soir, mais il repart après demain.

— Vingt-quatre heures pour décider de toute la vie. C'est peu ! dit la fille.

— Un instant en décide parfois, répondit la mère. Au reste, tu es libre.

Isabelle embrassa tendrement madame de Melval, en disant alors : Je ne te quitte pas.

Celle-ci lui rendit son baiser, en ajoutant :

— Tu me le rendras demain.

Isabelle alla rêver dans sa chambre à l'entrevue du soir, et madame de Melval sor-

tit. A la porte, elle rencontra Williams Espread; elle entra avec lui au jardin pour causer un moment de ce nouveau prétendu et de ce nouveau projet de mariage qu'il était si important pour l'Américain de voir conclure.

La promenade et la conversation avaient lieu sous les fenêtres d'Isabelle; elle entendit son nom, et bientôt elle fut initiée à des secrets qu'elle n'avait pas même soupçonnés.

Elle sut que sa mére s'oubliait pour son enfant; qu'attendant son bonheur de l'époque où sa fille se marierait, madame de Melval n'avait jamais dit un mot qui pût décider Isabelle à avancer cette époque.

— Non, disait la douce et gracieuse femme, je ne veux pas compromettre le bonheur de ma fille. Que sa volonté seule règle sa destinée; que son cœur choisisse en liberté; que je la voie hèureuse, et alors...

— Alors? répéta sir Williams.

— Alors, je m'appartiendrai, répondit l'aimable femme avec un ravissant sourire; et alors je serai à vous, car plus le temps s'est écoulé, plus il m'a montré que Williams Espread est l'homme le plus digne d'estime et d'affection.

Ces mots révélèrent à la jeune fille ce qui se passait autour d'elle depuis trois ans sans qu'elle s'en fût doutée. L'extrême ré-

serve de l'Américain, la tendresse exclusive qu'elle trouvait dans sa mère, et de plus cette espèce de personnalité naturelle à la jeunesse, même la meilleure, qui ne lui permet guère de penser aux autres, tout avait concouru à jeter un voile impénétrable pour Isabelle sur les projets qui s'étaient formés sous ses yeux.

Cette révélation la rendit rêveuse le reste de la journée.

Le soir vint; quelques personnes étaient réunies, comme à l'ordinaire, dans le salon de madame de Melval, lorsqu'on annonça M. le comte Albert de Saint-Laurent.

Il entra, jeune, gracieux, élégant : sa taille était peu au dessus de la moyenne, mais elle

était mince, élancée et souple ; il était blond et ne portait point de moustaches. Ses yeux bleu clair avaient une grande douceur ; son nez droit et fin, ses lèvres peu saillantes, formaient un beau profil grec, et sa peau sans couleur avait cette finesse et ce poli particulier aux races anciennement nobles ; sa figure était délicate, les contours en étaient arrêtés, mais sans vigueur apparente ; tout dans le jeune comte, maintien, mouvements, son de voix, manière de prononcer les mots, était d'une parfaite distinction ; point d'élan, rien de spontané, pas la moindre exaltation ; des manières charmantes qui n'étaient pas apprises, mais natives. Il les avaient reçues de sa mère et de son entourage. Les jeux du collége ne les avaient pas altérées, comme cela arrive parfois. Albert

de Saint-Laurent avait été élevé par un précepteur dans la maison paternelle. Sa mère mourut qu'il n'avait que quatorze ans, mais son père le garda près de lui, et ne le quitta pour aller vivre dans son vieux château qu'au moment où son éducation était terminée. Albert avait alors dix-huit ans; il savait peu de chose, ne s'était mêlé à rien; les idées et les hommes de son temps lui étaient inconnus. Son père appartenait naturellement à l'opinion légitimiste; mais, au milieu des révolutions successives et dans l'incertitude de l'avenir, il n'avait pas cru devoir donner à son fils ses convictions et son dévouement qui pouvaient entraîner des dangers, et la question politique n'avait jamais été traitée entre eux. Aussi, le jeune homme était-il dans la plus complète indif-

férence à ce sujet. Il faut tout dire : l'éducation entière d'Albert péchait ainsi par la base; le précepteur insouciant, l'enfant mobile et frivole ne sondèrent jamais aucune des grandes questions de la vie humaine; jamais les principes d'une religion éclairée, ou le sentiment d'un devoir rigoureux, ne furent consciencieusement examinés par eux. Et le jeune homme entra dans la vie réelle sans un seul principe, comme un pilote qui s'aventurerait sur l'Océan sans voiles et sans boussole.

Aussi, le jeune comte Albert de Saint-Laurent, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à sa vingt-sixième année, qu'il venait d'atteindre, se laissa-t-il entraîner à tous ses caprices pour tuer le temps. Car, s'il ne ré-

fléchissait guère, il ne lisait pas non plus ; il n'avait pas trouvé, à Paris, un seul volume dans toute la maison paternelle. Et qu'on ne croit pas que ce fût une exception ; il y a dans le faubourg Saint-Germain bien des maisons magnifiquement meublées qui n'ont pas de bibliothèque ; on n'y lit jamais. Le journal même n'est consulté que pour savoir le cours de la rente et à quel spectacle on peut aller. Albert passait quelques heures à un club très-aristocratique, quelques heures à cheval et quelques heures à table ; il eut nécessairement à cette époque quelques heures employées près de quelques beautés en vogue, mais il ne rompit point, malgré cela, ses relations de famille et de société avec les siens, et c'est à cela qu'il dût

de ne point perdre ses gracieuses manières. Son extérieur resta charmant.

Albert représentait donc l'élégance et la grâce de ce que l'aristocratie française a de meilleur à présent ; mais il n'avait rien de ses qualités d'autrefois. La force, le dévouement, le caractère, enfin le cri du cœur, mon Dieu, mon roi, ma dame des anciens preux, n'avait aucun écho dans son âme,

Williams personnifiait, lui, la dignité de l'homme indépendant qui a choisi volontairement pour maître le devoir.

Au moment où le comte Albert de Saint-Laurent entrait, il jeta un regard autour du salon, comme pour y chercher quelqu'un ; mais ses yeux ne s'arrêtèrent sur personne.

Il n'avait pas aperçu Isabelle : elle y était pourtant. La jeune fille s'était placée sur un petit siége, presqu'entièrement caché par un grand fauteuil, où s'étendait madame la marquise d'Outreville, dont l'ampleur ne permettait pas aux regards d'arriver jusqu'à Isabelle, qui voyait tout sans être aperçue.

Elle vit, la belle enfant tout émue, que le comte Albert de Saint-Laurent était fait pour plaire et qu'il avait un agréable esprit, rare parmi les jeunes gens. Il n'approfondissait rien, une conversation avec lui restait à la surface des choses ; mais il trouvait le mot piquant, la vive répartie, et tranchait la discussion par une plaisanterie, dès qu'il lui semblait qu'elle se prolongeait trop.

Williams Espread voulut lui parler des entreprises industrielles qu'il avait établies dans ses terres. Mais le jeune comte badina sur les usines dont l'idée, le travail et les plus grands avantages revenaient à un jeune ingénieur, issu d'une famille de fermiers, de père en fils attachée à ses aïeux; il avait prêté le sol, mais il regardait ces occupations comme mercantiles et elles contrastaient avec ses habitudes et ses goûts. Ce qui l'occupait, c'était la chasse à courre; il avait des meutes, des piqueurs et tout l'attirail des grandes chasses princières; de plus, il aimait la solitude, ajoutait-il en souriant. L'Américain répondit qu'elle n'était chère qu'aux esprits actifs et supérieurs, qui trouvent en eux-mêmes des éléments d'occupation.

Une expression un peu railleuse passa

sur la douce figure d'Albert, soit qu'il n'acceptât pas l'éloge, soit qu'il eût quelque raison de ne pas le croire mérité ; et bientôt il écarta par des plaisanteries toute parole ayant rapport à lui, à l'emploi de son temps à la campagne et sur les goûts qui l'y fixaient même pendant l'hiver, puis il ramena la conversation sur les plaisirs de Paris, dont il pouvait se passer, disait-il, mais qu'il ne dédaignait pas.

Sa manière aimable de parler du monde et sa façon joyeuse de s'exprimer sur sa retraite, n'avait rien du sombre dégoût de la société qui suit les mécomptes. Isabelle le remarqua, le comprit, et son esprit délicat, ses tendres aspirations de jeune fille, crurent y découvrir l'espérance d'une vie

intime, remplie de charme et de douceur. Du reste, toute la personne du jeune homme lui plut, et elle se sentit attirée vers lui par cette mystérieuse sympathie qui s'appelle l'amour.

Lorsque le moment convenable pour s'éloigner fut arrivé dans l'idée du comte de Saint-Laurent, il s'approcha de madame de Melval; il lui baisa respectueusement la main, en disant:

— Je pars avec un regret, celui de n'avoir pas eu l'honneur d'être présenté à mademoiselle votre fille.

Sur un signe de sa mère, Isabelle se leva, et madame de Melval dit:

— Mais elle est là.

Albert se retourna, la vit, eut un mouvement de surprise et d'admiration, puis une indescriptible émotion passa sur son visage... Il semblait qu'il y avait de la frayeur, de l'indécision et de la douleur... Son front se rembrunit, et sa voix était altérée lorsqu'il dit après un moment de silence :

— Comment est-ce possible?...

Puis il ajouta, mais cela n'était pas la première idée qu'il avait voulu exprimer :

— Comment, depuis une heure n'avais-je pas vu Mademoiselle?

Isabelle sourit, indiqua la place qu'elle avait occupée, et dit gaiement :

— Il n'est pas nécessaire que l'on me voie, et je n'ai pas le désir qu'on s'occupe de moi.

Ces paroles si simples, dites très-simplement, produisirent sur le jeune homme une impression singulière. il réprima un mouvement de surprise douloureuse, et après quelques paroles polies, mais froides et tristes, il se retira.

Le lendemain, quand la chanoinesse de Sainte-Elme vint chercher la réponse à la demande qu'avait faite son cousin de la main d'Isabelle, cette réponse fut favorable.

Les deux mariages furent donc résolus.

Le comte de Saint-Laurent devait revenir au bout de quinze jours.

La chanoinesse d'un côté et sir Williams Espread de l'autre, firent tout ce qui était nécessaire pour hâter les préparatifs matériels.

La mère et la fille ne se quittaient plus ; elles étaient avares des derniers jours qui restaient à leur intimité ; elle n'en voulaient rien laisser perdre. Oh ! l'on faisait bien le projet de se retrouver et, en attendant, on devait écrire de nombreuses lettres où tous les détails de la vie séparée devaient être longuement racontés. Mais on pleurait à l'idée de cette séparation. Et cependant il y avait des sourires dans leurs larmes, des joies secrètes au milieu de leur

douleur; c'est un si grand enchanteur que l'amour! Partout où il se montre il reste peu de place au malheur. Comme le soleil, il ranime, réchauffe, éclaire et embellit tout.

II

Sécurité et inquiétude.

Quelqu'un a dit: « Le pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont le désir de l'habiter, et ceux qui l'habitent l'envie de loger ailleurs. » Le fait est que les femmes qui ne se sont pas mariées aiment infiniment à tourner dans les avenues

du mariage. Ainsi la chanoinesse de Saint-Elme fut ravie d'avoir acheter les présens de noce, et Dieu sait combien de paroles manifestèrent sa joie et son actif dévoûment. Isabelle devait, disait-elle, avoir tout ce qu'il y avait de mieux en toilette, comme elle allait posséder tout ce qu'il y avait de plus parfait en mari, et les surprises de la corbeille devaient être infinies comme son bonheur.

Les notaires des deux familles réglèrent les intérêts. Isabelle avait, en se mariant, trois cent cinquante mille francs en argent comptant; Albert possédait en Franche-Comté la terre de Saint-Laurent avec château, bois, champs, prairies, cours d'eau, etc., estimée un million. L'avenir était donc bril-

lamment assuré; il y avait de quoi vivre magnifiquement dans cette terre, où les mariés devaient fixer leur existence et mener grand train.

Tout cela fut arrangé et commenté par les tiers, Isabelle ne s'en mêla point, elle avait consenti à habiter la campagne en acceptant le mari et sans regrets de quitter Paris. Dès l'enfance, cette jeune fille, destinée à l'aisance, vivant à côté d'une mère indulgente et femme du monde, avait vu la société assez souvent pour n'avoir pas ces ardeurs empressées et ces illusions décevantes que renferme parfois l'esprit d'une enfant élevée dans la retraite. Isabelle aurait eu tout ce qu'elle eût pu désirer en parures et en plaisirs si elle eût tourné ses pensées de

ce côté ; mais elle ne s'en occupait guère. Paris, c'était pour elle le lieu habité par sa mère, le lieu où la tendresse maternelle s'était montrée si constante, si soigneuse et si tendre, que sa vie en était tout imprégnée. Elle préféra la retraite dans un vieux château inconnu, à Paris sans sa mère, car cette affection était le seul sentiment très développé dans son ame ; peut-être son enfance faible et maladive ne lui avait pas encore permis d'autres joies que cette douceur trouvée naturellement à ses côtés. Le fait est que la jeune fille avait grandi, était deveune une belle femme sans transition et d'une manière si spontanée, qne cet effort avait épuisé la sève, non qu'Isabelle manquât d'esprit, mais elle manquait de volontv, de désir, de vie enfin, et tout lu

était indifférent jusque là, excepté sa mère.

Le retour du jeune comte se fit attendre sans l'inquiéter. Elle savait par la chanoinesse qu'il était occupé de quelques affaires, qu'il pressait de toutes ses instances les préparatifs de leur mariage, et désirait que les formalités fussent terminées quand il arriverait.

Et quoique son cœur commençât à s'intéresser à son jeune et beau fiancé, elle n'avait point d'impatience.

Cependant la joie débordait du cœur de Williams Espread, et cette joie était de celles qui ne craignent pas de se montrer. Cet homme austère, dont la vie avait été frappée dans sa fleur par le chagrin, et qui avait donné toutes les années de sa première

jeunesse à un rude et incessant travail, retrouvait des élans de gaîté purs, suaves et sans nuages, comme ceux de l'enfance. Sa concience était si paisible, qu'elle répandait le calme et la dignité sur l'extérieur, mais sans empêcher le bonheur de s'y manifester ; il était charmé, ravi, en contemplant Mme de Melval ; tout lui plaisait dans l'aimable femme, jusqu'à ces recherches minutieuses dans l'élégance de ses habitudes, qui ont tant de prix pour ceux-qui ont vécu dans une société où ces délicatesses du luxe ne sont pas encorearrivées à leur apogée. C'est un des attraits de Paris pour les étrangers, que cette civilisation perfectionnée sur tous les points pour ceux qui n'en connaissent ni les excès ni les dangers. Le citoyen des Etats-Unis était de ce

nombre, puis, il faut dire aussi que Williams se sentait apprécié, aimé par cette femme intelligente et gracieuse, qui lui répétait souvent qu'après avoir vu l'époque où nous vivons, après savoir observé cette génération qui n'a connu le frein d'aucun principe, elle trouvait une sécurité et un bonheur infinis à reposer son cœur sur l'affection d'un homme de bien, dont toute la vie avait été appuyée sur le devoir.

Il naissait de cette réunion de sentiments et de pensées quelque chose de radieux, comme ces fleurs brillantes qui sont les plus belles productions de la nature.

Isabelle voyait sur le front de Williams, dans le sourire de sa mère, au milieu de toutes leurs conversations, et jusque dans

leur silence, ces satisfactions intérieures, et son âme naïve sentait s'épanouir aussi des espérances ravissantes.

Elle devinait l'ineffable douceur d'un amour vertueux, les soins de la maternité, les plaisris de la vie intime; elle entendait répéter à tous ceux qui l'entouraient et admiraient sa beauté, qu'elle serait adorée du comte Albert. Comment en aurait elle douté, puisqu'elle l'aimait déjà? C'était donc dans une atmosphère de belles espérances que vivaient ces trois personnes; aussi la confiance était-elle pleine et entière: le cœur s'y délatait, et Williams, lui-même, interrogé par Isabelle, se laissait aller à de longs détails sur son pays, sur les habitudes de ses concitoyens, sur l'existence des

femmes aux Etats-Unis, et sur sa famille... car il avait encore cinq sœurs mariées, il racontait leur vie aventureuse à la suite de leurs maris ; l'une avait suivi jusque sur les limites du désert l'époux qui allait y essayer un défrichement, et après avoir été élevée dans toutes les délicatesses d'une grande ville, la Nouvelle-Orléans, était passée sans transition de la riche demeure de leurs parens dans une hutte mal fermée, au fond d'un bois. Une autre sœur de Williams avait traversé plus de dix fois la mer des Indre avec son mari et ses nombreux enfants. D'autres, pour rester au même lieu, n'en avaient pas moins éprouvé des fortunes diverses ; et, dans ce pays, où les richesses particulières subissent des chances multipliées, elles avaient passé de l'opu-

lence à la détresse, sans qne ces révolutions de famille eussent altéré un instant leur tranquille et indomptable énergie... Pourtant, ajoutait Williams Espread, mes sœurs, dans la maison paternelle, avaient joui d'un grand luxe, auquel suffisait ce qui appartient à mon père; elles avaient eu les plaisirs des jeune filles de Paris, la danse, la musique, la parure, et de plus une liberté inconnue en France. Mais le jour où les jeune filles américaines ont consenti à accepter un mari, elles concentrent toutes leurs pensées dans la félicité domestique, et font le sacrifice de leur personnalité à tous les devoirs imposés sous le toit conjugal.

Isabelle souriait à ce tableau et répondait :

Mais on s'aime, et le bonheur est là ; pendant les travaux extérieurs du mari, les soins de la famille occupent la femme et l'on se revoit pour en causer avec bonheur.

Williams admirait le bon esprit de la jeune fille, et en aimait encore s'il se peut davantage la bonne mère qui l'avait élevée.

Les jours s'écoulaient ainsi : Albert n'arrivait pas, mais à chaque instant la chanoinesse de Saint-Elme apportait de sa part, un souvenir, une fleur, un bijou... puis des paroles pleines de tendresse, d'espérances et de projets d'avenir... Enfin, tout ce que le cœur d'une femme peut désirer, venait près d'elle... Mais, sans se rendre bien compte de ce qu'elle désirait, Isabelle

sentait qu'il eût mieux valu un seul mot.. mais dit par lui.

Le jour fixé pour la cérémonie du mariage approchait. C'était au commencement du mois de novembre ; le temps était froid, sombre et triste, mais nul ne le savait dans la maison, quand le jeune comte y arriva. Son sourire aimable et son gracieux enjouement furent de nouveaux rayons de lumière dans un jour radieux; mais il n'adressa guère la parole à Isabelle, ils ne furent jamais seuls, et les affaires, les visites, les emplettes, les dispositions à prendre pour le prochain départ, ne laissèrent pas une instant même à la réflexion ; pas une minute de solitude ou de recueillement ne leur fut accordée; Isabelle ne quittait pas sa

mère, elle lui prodiguait toutes les tendresses de son âme et elle se disait que son fiancé lui en laissait toute la liberté par un sentiment de délicatesse dont elle devait lui savoir gré; cependant même ce raisonnement, tout favorable au jeune comte, indiquait peut-être un regret. L'eût-elle désiré importun? Et le mieux n'est-il pas l'ennemi du bien?

Un matin, la veille du mariage, elle entra dans le salon au moment où Albert y attendait seul Madame de Melval, qui lui avait fait dire de s'y trouver, il s'agissait de quelques arrangements pour le lendemain. Retenue dans sa chambre, la mère se faisait attendre, sa fille entra sans être attendue. Ses pas légers sur les tapis ne furent bas

entendus, et Albert, plongé dans une sombre rêverie, ne sut pas qu'elle était là.... Isabelle eut donc le temps de l'examiner à loisir. Son attitude était douloureuse et découragée, son regard sombre et inquiet: tout en lui présentait l'image d'une profonde douleur.

La jeune fille avait encore la naïveté de l'enfance : rien ne l'avait habituée à la dissimulation, elle suivit donc son premier mouvement en s'écriant :

— Ciel! quel chagrin profond! Ah! si c'est notre mariage qui cause une pareille douleur... il faut...

Elle s'arrêta, car elle sentit qu'elle allait peut-être prononcer un arrêt.

Albert la regardait, étonné.

Le jeune comte plaisait à Isabelle ; le bonheur de sa mère ne dépendait-il pas aussi de ce mariage ? Au moment de rejeter ainsi dans l'incertitude ce qui était depuis un mois une espérance de bonheur pour tous, elle sentit son cœur se serrer et elle fondit en larmes.

Albert avait eu le temps de se remettre ; un charmant sourire illuminait son visage.

— Heureuse enfant, dit-il, vous n'avez dans le passé ni un souci, ni un chagrin.

— Le passé vous inquiète seul ? demanda-t-elle en hésitant ; et...

— Le présent me rassure et me charme.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria joyeuse la charmante fille, passant de l'inquiétude à la confiance d'une manière toute enfantine et toute gracieuse, ce n'est pas notre mariage qui vous attriste ?

— Comment une telle pensée avait-elle pu vous venir à l'esprit? dit encore Albert en souriant.

Et Isabelle, tout à fait soulagée, exprima gaîment son désir de ne jamais lui causer, dans toute sa vie, une seule minute de chagrin. Sur ses longues paupières brillaient encore deux larmes comme deux gouttes de rosée tandis qu'un sourire épanouissait sa bouche fraîche et riante ; elle était ravissante ainsi de beauté, de jeunesse et de naïveté.

Le jeune homme eut en la regardant un mouvement d'admiration bien sentie.

— Dieu ! que vous êtes jolie ! s'écria-t-il avec un accent singulier, mais où la vérité était tellement exprimée, que la jeune fille n'y vît qu'un enthousiasme sincère, dont son cœur fut profondément touché.

Pourtant, qui sait si elle n'eût pas préféré ces mots : Je vous aime !... Cela dit la même chose, pensa-t-elle à la réflexion.

La mère entra ; ils étaient tous deux fort émus ; la mère crut à leur bonheur comme elle croyait au sien, c'est-à-dire sans un doute, sans une crainte, et avec une joie infinie.

Il avait été décidé que les deux mariages

se feraient le même jour, à la même heure et de grand matin, à la petite église des Missions-Étrangères afin d'éviter la foule, toujours si avide à Paris de courir où il semble qu'il se prépare quelque chose de particulier, et ces deux mariages, la mère et la fille épousant le même jour des maris choisis par leur cœur, n'était-ce pas une exception? Que n'aurait-on pas à voir, à dire, à commenter? et, pour une personne sympathique, que d'esprits portés à critiquer!

Il est vrai que les mariés ne s'embarrassaient pas beaucoup de l'opinion. Ils avaient la certitude de bien agir, et de plus ils étaient heureux; qu'importe alors les indifférents? Seulement on s'était assuré la pré-

sence du petit cercle d'amis, et cela n'allait pas à moins d'une trentaine de personnes, dont on était sûr. Ces personnes connaissaient toute la vie de la mère, elles avaient vu s'élever l'enfant, elles les aimaient toutes deux, espéraient les revoirs un jour et faisaient des vœux sincères pour leur bonheur.

Tout cela devait déjeûner ensuite ensemble en sortant de la messe. Puis, on partait: la mère pour le Havre, où l'on s'embarquait le lendemain pour les États-Unis d'Amérique; la fille montait en voiture au même moment que sa mère: elle allait au château de Saint-Laurent, situé en Franche-Comté, au milieu des montagnes du Jura.

Cette séparation d'une mère et d'une fille qui ne se sont jamais quittées est douloureuse, mais elle est presque générale, et un malheur commun à tous est à peine compté ; on se marie jeune en France, et la mère n'a pas même atteint, parfois la moitié de sa vie, quand ce qui faisait son occupation journalière et la joie de son cœur, lui est enlevé : les enfants lui ont pris sa jeunesse, puis ils la laissent quand elle aurait besoin d'un entourage, d'une occupation et de ces chères tendresses plus précieuses encore à l'âge de la réflexion et de l'expérience. Mais cela est ainsi. On s'est accoutumé à cette pensée, nul n'en murmure. Heureuse, cependant, la femme chez qui cette pensée n'a pas été imprévoyante, qui a cultivé son esprit, gardé quelque talent en réserve, ou s'est préparé

une occupation en dehors des plaisirs du monde pour charmer les longues années qui lui restent. C'est une bonne chose en tout temps que l'intérêt attaché à des objets d'art, à des lectures, à des dessins, à des ouvrages ; mais c'est surtout dans la seconde moitié de la vie qu'il est nécessaire de se créer ainsi une âme qui conserve sans cesse avec la vôtre, qui lui tient compagnie, la relève dans les jours d'abattement, et la console au moment du malheur ; eh bien ! l'amour des arts et de la littérature crée cette âme à vos côtés : la pensée du beau moral ou matériel et sa recherche constante est un amour qui ne vieillit pas, qui réchauffe le cœur, le ranime et l'exalte jusqu'à la dernière heure de la vie ; les biens matériels sont bornés, les joies de l'âme sont infinies comme elle.

Madame de Melval avait à côté de son affection heureuse pour Williams l'amour du bien et l'espérance de le faire. C'était un des points qui les unissaient et devaient rendre leur lien plus cher et plus intime, à mesure qu'ils avanceraient dans la vie, car c'est aussi par les facultés de l'âme que l'amour a sa plus forte puissance et sa plus grande durée.

Le jour qui devait voir les deux mariages arrivait et rien ne troublait la sécurité de madame de Melval. Il y avait quelque chose de si doux et même de si affectueux dans toutes les manières du jeune comte, que l'on en subissait une influence agréable et même bienfaisante ; il ne venait à l'esprit de personne qu'il n'était pas posssible de distinguer si c'était l'expression d'un cœur aimant et bon, ou bien seulement le fruit d'une édu-

cation pleine de délicatesses, était-ce de l'or pur, ou bien une fausse dorure qui savait en imiter l'éclat? Nul n'y pensait.

Enfin vint le jour désiré qui allait fixer la destinée de quatre personnes.

Madame de Melval, dans une toilette simple et modeste par sa couleur grise, avait encore une beauté gracieuse, paisible et attrayante. Son bonheur était une quiétude de l'âme, du genre de ce bonheur vanté par madame de Staël, et qu'elle appelait l'intérêt dans le calme.

Isabelle avait ses dix-sept ans pour première parure. Sa taille était élancée, mince et élevée; mais déjà les formes de la femme dans son épanouissement élargissaient sa

poitrine et ses épaules. Ses bras arrondis, un peu fors, rendaient la délicatesse de ces mains plus sensible. Cependant ce qu'il y avait de plus admirable en elle, c'était le contour de son visage, la forme de son cou et la manière élégante dont il se détachait de ses belles épaules ; sa figure fine laissait à ses grands yeux noirs, profondément enchâssés, tout l'honneur de sa beauté ; leurs regards vifs, accentués, leurs longs cils, leurs sourcils trés-marqués, avaient un grand caractère ; en eux était une vie puissante ; elle illuminait sa figure, qui était naturellement d'un blanc mat ; ses joues ne se coloraient que sous une émotion vive : leur état habituel était la pâleur unie et égale partout.

Lorsqu'on la vit entrer dans le salon avec

sa parure nuptiale, chacun fut frappé de cette poétique et idéale beauté, si digne malgré sa jeunesse, si élégante malgré cette dignité, qu'elle semblait devoir inspirer en même temps le respect et l'amour.

Elle était enveloppée, pour ainsi dire, dans un nuage de magnifiques dentelles, sous lesquelles scintillaient des diamants nombreux, merveilleusement montés et chacillants dans leurs branches mobiles à chacun des mouvements de la belle personne qui les portait. Son pâle et délicat visage faisait briller aussi quelque chose de plus beau que tous les diamants du monde, des yeux admirables qui scintillaient d'un feu divin ; c'était la jeunesse, l'intelligence, l'amour, ces trois foyers ardents de l'âme, dont la lueur les illuminait

et répandait autour d'Isabelle la lumière et la chaleur.

Il y eut comme un cri d'admiration dans le salon. Albert porta les yeux sur sa jeune femme, et resta immobile : son visage prit une expression singulière, bizarre, où on aurait pu remarquer de la frayeur, si l'on eût fait attention à autre chose qu'à Isabelle.

Mais le jeune comte était habitué à un grand empire sur lui-même ; il fallait qu'une émotion fût bien violente en lui pour qu'elle fût visible, et il savait bien tôt s'en rendre maître. Il cacha donc cette espèce d'effroi qui l'avait saisi, et joignit quelques paroles gracieuses d'admiration, aux louanges qu'on prodiguait à Isabelle, qui n'entendait que lui. Les mots avaient besoin de passer par le

cœur pour rester dans la mémoire de la belle jeune femme.

Bien que le mariage légal, celui qui lie à jamais devant les hommes, eût eu lieu la veille, comme cela se fait habituellement, il semblait aux mariés, comme à tous, que l'engagement sacré allait seulement dater de ce jour où ils recevaient la bénédiction nuptiale.

A l'instant où l'on entre dans l'église, il y a sans doute dans ce lieu solennel destiné à entendre chaque jour s'élever les plaintes, les prières, les actions de grâces, enfin toutes les communications des âmes avec Dieu, quelque cause qui vous avertit que vous êtes plus sous son regard qu'en tout autre lieu. Car même ceux qui ne sont pas bien sincère-

ment croyants en ressentent une impression de respect, et si quelques secrets coupables se cachent dans le fond de leur âme, ils éprouvent une terreur involontaire. Il leur semble que le Dieu éternel et infini qui plane sur le monde, pénètre davantage, en ce lieu, dans les replis de leur pensée, et qu'il vengera le manque de foi à un engagement pour lequel on vient le prendre à témoin.

Isabelle y porta une véritable émotion, mais douce, tendre, sincère et religieuse. A genoux sur les coussins de velours cramoisi, entourée des splendeurs du culte catholique, enveloppée pour ainsi dire des harmonies religieuses de l'orgue et des parfums de l'encens, il y avait quelque chose de céleste dans son regard comme dans son âme, quand ses

yeux se portèrent vers son époux au moment où le prêtre dit ces mots : *Consentez-vous,* etc... Mais elle ne put réprimer un mouvement de surprise et d'effroi. Le jeune homme, pâle comme la mort, éprouvait un tremblement convulsif; tous ses membres avaient une agitation fébrile, et il ne put que balbutier sa réponse au ministre du ciel, tant il était saisi d'une inexprimable angoisse, et quand il fallut passer au doigt de sa fiancée l'anneau nuptial, sa main à lui était tellement tremblante, qu'il lui fût impossible d'y parvenir ; le prêtre l'aida et retint du regard Isabelle éperdue qui se soulevait pour fuir...

Cependant, par la situation des personnes, nul que le prêtre ne vit ce qui se passait.

Le calme était revenu sur le visage d'Albert avant que la cérémonie fût achevée ; les félicitations qui eurent lieu après dans la sacristie, le retour, le déjeûner, les adieux et le départ, ne laissèrent aucune place aux observations. Puis l'émotion de la jeune femme était motivée par tant de raisons qu'on n'eût pas été deviner ce que personne n'avait vu et ne pouvait soupçonner ; la mère, elle-même, ne se douta pas qu'un nuage de terreur avait passé du front du mari sur le beau visage et dans le cœur innocent de la jeune femme. Rien ne troublait donc la sécurité de madame de Melval, quand elle donna à sa fille le baiser d'adieu. Mais la jeune femme avait, à côté dn regret de quitter sa mère, une pensée qu'elle lui cacha ; C'était une vague et cruelle inquiétude de son avenir.

III

Voyage un jour de noce.

Par une sombre nuit du mois de novembre, une chaise de poste essayait de continuer sa route sur le chemin difficile, qui traverse la Franche-Comté en se dirigeant vers les montagnes du Jura.

Une profonde obcurité, à peine éclaircie

dans un petit espace par la lumière vacillante d'une lanterne prête à s'éteindre, ne laissait rien voir distinctement. On apercevait seulement une campagne désolée.

Cette nuit était froide, triste, sinistre ; une pluie fine tombait constamment, tourmentée par les rafales d'un vent glacé dont les sifflements aigus au milieu de cette pluie continuelle, ressemblaient à des gémissements douloureux au milieu de larmes abondantes.

Cette chaise de poste, après avoir dépassé Poligny, était entrée dans une route de traverse, défoncée par les pluies, inégale et remplie de profondes ornières, dont quelques-unes semblaient vouloir lutter avec cette multitude de petits lacs qui sont dispersés dans cette partie de la Franche-Comté.

Ce n'était qu'avec de grandes précautions que le postillon pouvait espérer de ne pas précipiter la voiture dans un de ces lacs qui bordaient le chemin, ou au moins dans une de ces ornières où elle se fût brisée. Aussi n'était-ce qu'avec hésitation que le postillon faisait avancer ses chevaux. Il y eut un moment où la voiture s'arrêtatout à fait. Un coup de vent épouvantablevenait de casser un arbre et de le jeter en travers de la route en même temps qu'il avait couvert les chevaux et la voiture d'une multitude de feuilles détachées des arbres voisins. C'était une de ces bourrasques, caprices effrayants de la nature, qui dépouillent la terre de sa parure d'été, et qui donnent tant de mélancolie aux derniers jours de l'automne.

Le postillon n'avait pas seulement la consolation de jurer : le vent lui coupait la parole, et les chevaux eux-mêmes restaient immobiles de stupeur.

Cette immobilité durait depuis quelques instants, et ceux que renfermait la voiture étaient-ils donc endormis ou indifférents, qu'ils ne prenaient pas la peine de s'informer des obstacles qui s'opposaient à la continuation de leur route ?

Si l'on eût pu voir ces voyageurs, on se fût bien vite aperçu qu'ils ne dormaient ni l'un ni l'autre. L'un était un homme jeune, beau, agréable, spirituel, le comte de Saint-Laurent ; l'autre était une jeune, jolie et charmante femme, Isabelle de Melval, qui, la veille, avait reçu de M. le maire et le matin

de M. le curé, le droit de s'appeler madame la comtesse de Saint-Laurent.

Isabelle était partie tout en larmes. Après ses adieux à sa mère, elle avait à peine eu le temps de les essuyer, quand la voiture où elle était entrée avec son mari s'arrêta au chemin de fer ; ils prirent placé alors dans un wagon où ils ne furent pas seuls.

Un domestique du comte suivait, mais la femme de chambre qu'Isabelle avait cru emmener s'était éloignée une heure avant le départ, pour soigner sa mère subitement malade, et ne devait rejoindre que plus tard.

Lorsque le voyage en chemin de fer cessa au débarcadère de Besançon, la chaise de poste fut mise en état, Isabelle y monta près

de son mari, et le domestique partit à l'avance en courrier pour faire préparer des chevaux le long de la route. Il était quatre heures, le comte de Saint-Laurent avait annoncé l'intention de ne s'arrêter que chez lui ; il espérait y arriver avant minuit.

En montant dans la voiture, le jeune comte se plaignit d'un violent mal de tête et d'un accès de fièvre. En conséquence, il se blottit dans un coin de la voiture au milieu d'un ample *par-dessus* garni de fourrure, et sa jeune femme dût croire qu'il trouverait à son mal un peu de soulagement dans un sommeil qu'elle ne devait ni ne voulait troubler.

Isabelle s'était donc aussi enveloppée de son mieux dans un grand manteau doublé de

de martre, car le froid commençait à la gagner tout entière après l'avoir prise au cœur, et là, glacée, immobile et silencieuse, elle s'était prise à réfléchir au passé, au présent, à l'avenir : le passé c'était sa mère, bonne, et tendre, lui laissant la liberté de ses goûts, de ses idées, de ses actions et mêlant seulement à tous ces soins bienfaisants de l'affection qui sont comme une âme répandue sur les choses de la vie pour leur donner un inexprimable charme. Celle qui est l'objet de ces complaissances infinies de tous les instants se trouve ainsi dispensée de tout souci personnel. Un autre veille, et sa tendresse est plus prévoyante que ne le serait l'égoïsme lui-même. Isabelle n'avait donc jamais eu la peine de penser à elle tant sa mère y pensait constamment. Ces soins charmants avaient

été doux au cœur de la jeune fille, mais rien ne lui en avait appris toute la valeur. Ils ne lui avaient jamais manqué ! Depuis que l'idée d'une séparation prochaine l'avait attristée, Isabelle n'avait pas eu un moment à elle pour approfondir toute la douleur de la perte qu'elle allait faire ; des occupations continuelles, des soins matériels, des visites, des emplettes, ne lui laissaient pas le temps de réfléchir, et elle n'avait pas eu une minute de solitude. Puis, il faut tout dire, en voyant le mari qui l'avait choisie, si agréable de sa personne, si gracieux dans ses manières ; en pensant que ce serait l'affection de ce beau jeune homme qui remplacerait l'affection maternelle, la jeune fille avait senti battre son cœur d'une indicible émotion qui l'avait enivrée, pour ainsi dire, de riantes

illusions de bonheur. Les premiers symptômes d'un amour innocent auquel on ne craint pas d'abandonner son âme, ont une telle puissance de fascination, qu'il n'y a plus de place pour la douleur.

Mais la tristesse surprise un jour sur la figure du jeune homme ; mais l'effroi aperçu dans l'église ; mais le froid silence, plus glacial que les frimas dont ils étaient entourés dans cette voiture, où le nouveau marié n'avait pas trouvé un mot à adresser à sa compagne effrayée, tout se réunissait pour rendre à Isabelle le présent fort attristé et l'avenir très-effrayant.

C'était la première fois qu'elle se trouvait seule avec le comte de Saint-Laurent, et cela pendant de longues heures sombres au de-

hors, ne permettant aucune distraction et reportant ainsi naturellement à un recueillement intime, les yeux, la pensée, le cœur. Isabelle avait cru que le jeune homme qui l'avait choisie pour compagne avait à lui exprimer les sentiments affectueux qu'il avait laissé deviner dans ses gracieuses manières devant le monde ; elle croyait qu'il lui ferait part de ses projets sur leur vie à venir, dont il n'avait jamais été dit un seul mot. Voilà tout l'espoir de l'innocente fille ; mais cet espoir était trompé, le mari se renfermait dans un morne silence et paraissait plongé dans une triste et profonde préoccupation. Isabelle ne voyait que cela, ne pensait qu'à cela. Le mauvais temps, la pluie, le froid, les cahos de la voiture, les dangers de la route, elle ne s'en doutait pas le moins du monde.

Cependant quand la voiture cessa de marcher, que le postillon mit pied à terre, détacha la lanterne et se mit à regarder l'obstacle qui s'opposait à la continuation du voyage, non-seulement Isabelle fut forcée de donner son attention à ce qui se passait, mais le jeune comte, tiré de sa rêverie et oubliant le mal dont il s'était plaint, baissa vivement une glace et s'informa de ce qui était arrivé.

Le postillon répondit :

— Les chevaux se cabrent et refusent d'avancer ; ce n'est pas que l'obstacle soit bien terrible, mais le petit arbre a de grandes branches et des feuilles et cela leur fait peur. Si seulement le domestique de monsieur le comte était là... avec lui je débarasserais la route.

A peine avait-il achevé ces mots, que M. de Saint-Laurent, écartant son manteau, ouvrit la portière et sauta légèrement sur la route ; le postillon approcha la lumière. Le jeune homme choisit les endroits où il pouvait poser les pieds, et se trouva bientôt près de cet arbre placé en travers. Sans dire un seul mot il se mit en devoir d'en soulever la cime, le postillon rattacha la lanterne, vint lui aider, l'arbre fut écarté, couché en long sur un côté de la route, et aussitôt le jeune comte rentra lestement dans la chaise de poste, et s'enveloppa dans son manteau après avoir fait sonner sa montre qui annonça onze heures, puis il rentra dans son silence et son immobilité.

Cette maladie, qui ne permettait pas de

dire un mot d'amitié et qui laissait tant de force et d'agilité, devenait de plus en plus suspecte aux yeux d'Isabelle, et ses rêveries inquiètes recommencèrent de façon à lui faire perdre encore le sentiment du monde extérieur ; elle ne savait plus depuis combien de temps l'on s'était remis en route, quelle distance on pouvait avoir franchie, et si la pluie et le vent tourmentait encore les contrées qu'elle parcourait, lorsqu'on s'arrêta pour changer les chevaux ; on était arrivé à l'auberge de la poste, mais déjà plusieurs fois l'on avait ainsi passé aux relais où les chevaux étaient préparés, où l'on en changeait, sans baisser une glace, sans regarder au dehors, sans échanger un mot avec qui que ce fût ; en ce moment le comte, qui se trouvait placé du côté de l'auberge, fit un mou-

vement de surprise et baissa la glace en apercevant sur la porte éclairée par l'intérieur son domestique qui l'attendait au lieu d'avoir pris l'avance ; sur un signe, le domestique s'approcha, se hissa à la portière, et dit à voix basse ; Quelqu'un attend là monsieur le comte.

Albert se disposa à descendre et le fit très-lestement. Avant qu'Isabelle eût rien dit, la portière fut refermée, et l'on continua de changer les chevaux. C'était fini depuis dix minutes ; le comte ne revenait pas, et la voiture restait à la même place lorsque le domestique revint et pria Madame la comtesse de venir au nom de son mari qui voulait qu'elle se réchauffât devant un bon feu.

Isabelle eut peine à descendre : elle était

glacée de la tête aux pieds, son immobilité avait duré si longtemps et avait eu quelque chose de si cruel, qu'elle ne pouvait plus faire un mouvement, il fallut presque la porter; enfin, elle se soutint, marcha lentement, traversa la grande pièce du rez-de-chaussée et, conduite par une femme de service, monta quelques marches pour s'arrêter dans une vaste chambre, la plus belle de la maison, où elle s'assit devant un grand feu... Il y avait un second siége, le feu brûlait depuis longtemps, la chambre était échauffée; évidemment on y avait attendu, le jeune comte y était venu, on avait causé là pendant ces dix minutes qui avaient paru une heure au moins à Isabelle. Mais où était-on maintenant? voilà ce qui la préoccupait et

l'empêchait de répondre aux questions de la servante qu'elle n'entendait pas.

Tout à coup elle se leva vivement et courut vers la fenêtre : c'est que le bruit d'une voiture qui partait était venu la frapper de stupeur.

— Qui part donc en ce moment? s'écria-t-elle.

— Je vais voir, répondit la servante en sortant.

Isabelle fut assez longtemps seule, la jeune fille ne revenait pas... L'anxiété, la crainte, la douleur traversaient l'âme troublée de la nouvelle mariée... C'était un si singulier jour de noce ! Une femme d'une quarantaine d'années entra, accorte, fraîche et bien ap-

prise; elle salua respectueusement, puis elle dit avec une tranquillité parfaite qui contrastait avec l'agitation d'Isabelle :

— M. le comte m'a chargé de dire à madame la comtesse qu'il voulait lui épargner les dangers de la route pendant la nuit... car, il a bien raison, la route est perfide et il aurait pu arriver quelque accident, tandis qu'au jour avec un bon postillon... nous n'en avons que de bons, et nos chevaux sont excellents.

Isabelle vit que l'aubergiste, maîtresse de poste, allait vanter tout ce qui faisait partie de ses deux industries ; elle l'interrompit.

— Ainsi nous ne continuerons notre route que demain?

— Madame la comtesse se trouvera bien d'une nuit de repos dans un bon lit tout chaud, car je vais le faire bassiner.

Isabelle interrompit encore :

— Mais qui donc attendait ici ?

Elle s'arrêta, elle n'osa ni dire : Mon mari, ni prononcer même le nom du comte.

La maîtresse de poste répondit encore avec la même solennité :

— Sans doute le secrétaire de M. le comte, un jeune homme qui lui a parlé seul et très-vivement, car on entendait de la pièce voisine, non ce qu'ils disaient, mais des voix toutes troublées qui auront motivé le brusque départ de monsieur.

— Il est parti? s'écria Isabelle.

— Est-ce que Madame l'ignorait? dit l'aubergiste étonnée, je croyais que c'était convenu entre M. le comte et madame la comtesse... sans quoi je n'aurais rien dit... Et cependant il aurait bien fallu que Madame le sût.

Elle eût pu cette fois parler tant qu'elle aurait voulu, Isabelle était muette de surprise; elle repassait vite en sa pensée les singularités du comte depuis le moment où elle l'avait surpris rêveur et désolé dans le salon... jusqu'à ce départ au milieu de la nuit, la laissant seule dans une auberge isolée; et la jeune femme, encore enfant, se sentit prise par des frayeurs inconnues en même temps que par une douleur infinie.

Mon Dieu !... murmura-t-elle avec effroi, me voilà donc seule ! Et des larmes étaient prêtes à s'échapper de ses yeux lorsque l'enfant se souvint qu'elle était femme et que, pour une femme, savoir vaincre son chagrin ou le cacher était une condition de supériorité et d'éducation distinguée. Au milieu de ses terreurs enfantines, elle ne voulut pas cesser d'être Madame la comtesse de Saint-Laurent ; elle se contraignit et dit avec assez de calme.

— C'est bien, Monsieur de Saint-Laurent aura voulu m'épargner peut-être quelques inquiétudes, comme il m'épargnait quelques dangers.

L'aubergiste ajouta :

— Puis la voiture reviendra demain matin chercher Madame, qui sera bien reposée et toute joyeuse pour faire une belle entrée au château. Peut-être même, dit la bonne dame en souriant, y a-t-il quelque fête à préparer, une réception, une surprise pour l'arrivée de la maîtresse châtelaine. J'étais encore enfant quand on reçut solennellement la mère du jeune comte. Oh ! je ne l'ai pas oubliée, cette belle fête !

Isabelle ne put s'empêcher de dire assez vivement :

— Ainsi vous connaissez le château... ceux qui l'habitent ?

— Mon père y était jardinier, et moi, j'y ai vécu jusqu'à mon mariage avec Michel

Benoît, qui tient cette auberge pour vous servir, et qui est en même temps maître de poste... et quoique je ne sois retournée qu'une fois à Saint-Laurent depuis plus de vingt ans, j'ai toujours vu les maîtres du château de temps en temps, quand ils voyagent, car c'est la seule route pour mener hors des montagnes du Jura, et bien qu'il y ait encore 15 kilomètres et un autre relais, il n'y a pourtant pas d'autre auberge. Je suis bien connue, je puis le dire, et des maîtres et des gens, c'est ce qui fait que M. le comte n'était pas inquiet de laisser ici madame.

Isabelle sentait s'effacer ses terreurs d'enfant et s'applaudissait d'avoir eu le courage de les cacher ; tout s'éclaircissait assez pour que le côté romanesque et terrible de l'aban-

don au milieu des bois pendant une nuit de tempête, ne prit plus que les modestes proportions d'une chose toute naturelle ; il lui vint même à l'esprit que l'aubergiste pouvait avoir raison de penser qu'Albert était parti à l'avance pour lui préparer une réception solennelle, et elle résolut de se disposer elle-même à y bien figurer par une bonne nuit de repos. Elle se mit donc au lit avec une tranquillité qui était le fruit de ses sages réflexions et de sa complète innocence ; elle s'endormit doucement de ce sommeil sans rêve, qu'amène une grande fatigue et que ne trouble aucun remords.

Le lendemain le ciel s'était éclairci, le soleil illuminait la fenêtre, et le jour vint égayer le premier moment du réveil d'Isa-

belle. La jeunesse, un peu de beau temps et l'espérance, il n'en faut pas tant pour se lever joyeuse.

La bonne dame de l'auberge était aussi prodigue de ses soins que de ses paroles. La jeune femme, en ouvrant les yeux, vit un feu clair et vif pétiller dans l'âtre comme supplément au soleil d'hiver ; puis, l'aubergiste, qui guettait son réveil, apporta une tasse de chocolat ; ainsi réchauffée et réconfortée, Isabelle causa gaîment, cherchant à s'instruire de ce qui regardait la famille du jeune comte et les habitudes du château, afin de n'être pas trop dépaysée à l'arrivée ; mais la fille de l'ancien jardinier ne savait rien que le passé. Ce passé, c'était la vertu et la bonté de la mère du jeune homme. Ah ! c'é-

tait bon à savoir : le fils d'une femme aussi vertueuse, aussi aimable, devait avoir gardé quelque chose de sa mère.

Mais, ajouta l'aubergiste, depuis longtemps les affaires, les enfants, l'âge qui rend moins alerte, m'ont empêchée de retourner à Saint-Laurent, et je n'ai jamais vu la seconde femme du vieux comte.

Isabelle savait confusément que le père de son mari s'était uni dans ses derniers jours à une femme beaucoup plus jeune que lui et qu'elle habitait encore le château. Voilà tout ce qu'Albert avait dit. Le mot, *encore*, avait laissé l'idée qu'elle devait le quitter, et le jeune homme avait eu l'air de mettre si peu d'importance au séjour ou au départ de sa belle-mère, qu'Isabelle n'y avait pas même

pensé jusque-là. Ce ne fut qu'en ce moment où elle cherchait à connaître ce qu'il pouvait y avoir de voisins ou d'habitants au château, que la pensée de la belle-mère lui revint.

L'aubergiste ne put rien lui apprendre ; et certes, il fallait qu'elle fût bien complétement ignorante à ce sujet pour ne pas y trouver matière à causer ; mais elle ne fit qu'exprimer son blâme général sur les vieillards qui prennent une jeune femme, et sur la jeune femme qui se lie par intérêt avec un vieillard, ce qu'elle n'eût certes jamais consenti à faire, disait-elle, ayant épousé Michel Benoît parce qu'il était juste de son âge, et devait durer autant qu'elle ; elle appelait un mariage disproportionné pour l'âge, une mésalliance.

Isabelle écoutait tout gracieusement, ce qui lui valut des exclamations sur ce qu'elle rappelait de la mère du jeune comte, la plus jolie et la meilleure des femmes de son temps.

Le bruit d'une voiture interrompit madame Michel.

C'était la chaise de poste qui revenait chercher Isabelle.

Elle partit.

Le ciel était pur, le soleil brillant ; c'était une belle journée d'hiver : le voyage se fit rapidement ; la route était pittoresque, accidentée. Elle eût été poétique à deux, ayant l'esprit satisfait, et ravissante à deux qui se seraient aimés. Elle ne parut pas longue à

quet a Isabelle, et son cœur battit quand elle aperçut le château de Saint-Laurent. Il était d'un aspect tout à fait remarquable, élevé sur une colline et adossé à une haute montagne qui le défendait des vents du Nord. Il conservai tencore une partiedes vieilles constructions qui en faisaient jadis un des beaux châteaux gothiques de la province ; mais à cette partie plus curieuse que commode, on avait joint des bâtiments modernes dont les dispositions heureuses ajoutaient au pittoresque de l'ensemble, et se mêlaient de loin à de grands massifs d'arbres séculaires qui produisaient un effet admirable. On arrivait au château par une longue avenue montant avec un peu de raideur peut-être, mais qui ajoutait au grandiose de l'aspect ; une belle grille, nouvellement faite en séparait l'entrée de la

route, et, au-dessus de cette grille, le jeune comte n'avait pas craint de faire remettre l'écusson des vieilles armoiries de sa famille. Lorsque la voiture fut en vue de la grille, Isabelle aperçut un assez grand nombre de personnes à cette première entrée : c'étaient des gens du château, des serviteurs, des paysans, tout cela en habits de fête ; elle ne s'était donc pas trompée : c'était pour lui préparer une pompeuse réception que son mari l'avait quittée. Son visage s'épanouit, elle eut des sourires pour tous, et la voiture s'avança dans l'avenue, au milieu d'une escorte qui regardait la jeune femme avec admiration, car elle était belle jusque dans son négligé d'hiver et de voyage. Bientôt elle devina, même avant de pouvoir bien distinguer, le jeune comte, debout sur le perron, un bou-

la main ; mais une femme était à ses côtés, et cette vue produisit sur Isabelle un effet singulier, dont elle ne se rendit pas compte ; il y eut de la surprise, de la frayeur, et comme une douleur aiguë qui lui prit le cœur. Cependant la douce jeune femme se reprocha bien vite cette impression irréfléchie : Isabelle avait, comme toutes les femmes d'une nature supérieure, une organisation si délicate, que le sentiment de la souffrance s'y faisait sentir avant même que la cause en fût indiquée à sa raison ; seulement une éducation saine au moral, la vie pratique de la famille et l'usage du monde qui détruisent les exagérations, ne lui permettaient pas de se livrer à des craintes quand rien ne les justifiait encore et lui faisaient regarder à la réflexion comme puériles et chimériques.

Déjà plusieurs fois depuis que son mariage avait été décidé et surtout depuis le moment où elle avait quitté sa mère, la jeune femme s'était sentie dominée par un sentiment douloureux et par une espèce d'effroi involontaire; ces pressentiments vagues du malheur sont toujours produits par quelque cause qui échappe parfois aux yeux en blessant le cœur : et, en ce moment, cette crainte instinctive fut plus violente qu'elle ne l'avait jamais été : aussi Isabelle eut-elle besoin de plus de force pour la surmonter ; mais la raison arriva à son secours, elle écarta cette idée vague, qui l'obsédait malgré elle, d'un fantastique génie de malheur qui tournait autour d'elle et se plaçait entre son cœur et celui du jeune comte, pour les empêcher de s'entendre... La femme raisonnable repous-

sait le fantôme malfaisant, et ne voulait pas laisser son imagination s'égarer au delà de la réalité; aussi pensa-t-elle que rien n'était plus naturel que la présence d'une femme au château, puisque la veuve du vieux comte y habitait, et son empressement à l'attendre sur le perron fut considéré comme un témoignage de bienveillance et une espérance d'affection.

Tout cela avait passé et repassé dans l'esprit d'Isabelle pendant le trajet de l'entrée de l'avenue jusqu'à la porte du château ; là, la jeune femme n'avait plus que de la joie au cœur et qu'un doux sourire au visage ; elle sauta légèrement de la voiture pendant qu'on se pressait autour d'elle ;... sa belle taille, sa noble et délicate figure frappèrent d'ad-

miration les serviteurs et éclaircirent un moment le visage d'Albert qui laissa voir naïvement la joie de l'admiration qu'elle causait. Mais la personne qui était à ses côtés, et qui en effet s'appelait bien la comtesse de Saint-Laurent, eut un tel mouvement de surprise, qu'elle laissa échapper ces mots :

— Mais ce n'est pas mademoiselle de Melval !

Isabelle leva sur elle ses beaux yeux, et, lui souriant avec une grâce charmante, répondit :

— Non, car elle a quitté son nom pour le nom de son mari.

En ce moment, un inexprimable regard sortit comme un trait de feu des yeux bril-

lants, étonnés et irrités de la douairière. Ce regard glaça encore une fois d'épouvante le cœur d'Isabelle ; il lui sembla que, déjà, elle avait vu cette personne, senti ce regard brûlant et souffert sous sa pression douloureuse; mais elle ne se rappela point où elle l'avait vu, et sa raison, encore une fois, lui dit que ce devait être une illusion.

Outre les serviteurs et tout ce qui tenait à une immense exploitation de terrains et d'établissements d'industrie considérables, il y avait encore là quelques parents, momentanément au château, et qui tous se pressaient autour de la jeune femme, et reportaient sur le jeune mari un regard d'approbation pour le choix qu'il avait fait, et qui semblait être un honneur et un bonheur pour la famille.

On n'eut pas le temps d'exprimer longuement ces impressions : il fallait, dit-on, laisser à la voyageuse le loisir d'un peu de repos et celui de se préparer à un grand dîner. Les voisins avaient été conviés avec leurs familles. Le curé du village de Saint-Laurent, situé à deux kilomètres du château, et les habitants des châteaux de Moyrans, de Bois-d'Amont, de Saint-Julien et même de Poligny, châteaux situés près des petites villes du même nom, et dont les anciens possesseurs étaient jadis les seigneurs, comme les aïeux d'Albert l'avaient été du village de Saint-Laurent et toutes les terres environnantes.

Isabelle se retira donc et fut conduite par cinq ou six personnes dans l'appartement qui

lui était destiné. Il était situé au premier étage, le rez-de-chaussée comprenant seulement les salons de réception, la salle à manger et un appartement occupé par la douairière. Quant au premier étage, bien qu'il fût comme le rez-de-chaussée, en grande partie composé des constructions nouvelles, il communiquait avec l'ancienne habitation, et ce fut dans cette partie qu'Isabelle fut conduite... C'est, lui dit le jeune comte, le plus bel appartement du château, l'appartement d'honneur et la chambre du roi. Dans les grandes demeures seigneuriales il existait ainsi jadis un appartement royal, orné splendidement dans le cas où le souverain s'arrêterait dans le pays par suite de voyage ou de guerre. Louis XIII avait couché dans cette chambre, et l'on aurait pu croire que l'ameublement

n'en avait pas été renouvelé depuis cette époque, tant il semblait éloigné de toute espèce de rapport avec la manière d'orner les appartements de notre temps ; d'ailleurs, la disposition même des pièces offrait un caractère particulier de splendeur et de magnificence ; un salon dont les lambris et le plafond étaient peints et dorés à l'instar des vieux salons de l'ancien Louvre, précédait une chambre à coucher tendue en tapisseries d'Aubusson, encadrées dans des boiseries sculptées d'une incontestable valeur ; les meubles étaient analogues à la décoration de chaque pièce. Mais bien qu'ils fussent d'énorme dimension, les pièces étaient tellement vastes, que, malgré quelques belles tables sculptées ou dorées, placées au milieu, elles semblaient vides, comparées aux appar-

tements de Paris, encombrés de mille objets qui y laissent si peu d'espace libre. Isabelle éprouva encore une espèce de terreur quand elle fut laissée seule dans cet immense appartement ; mais elle la surmonta comme les autres, et, aidée d'une femme qu'on avait mise à sa disposition, elle s'occupa de sa toilette.

Le jeune comte avait été empressé devant le monde ; mais il n'avait pu lui adresser un mot en particulier et s'était retiré avec les autres.

On dînait à quatre heures à cause de la saison et du voyage qu'avaient à faire ceux qui ne restaient pas au château.

Isabelle, vêtue magnifiquement d'une su-

perbe étoffe de soie brochée, faite dans le dernier goût, ornée de dentelles et de diamants, parut comme une étoile aux yeux étonnés des gentilshommes francs-comtois et de leurs chastes moitiés. Ses beaux bras, ses épaules et son cou admirables étaient entrevus assez pour qu'on en appréciât toutes les beautés sans que la modestie la plus rigide pût rien trouver à blâmer. La jeune femme entrant au salon se sentit belle aux regards qui l'accueillaient ; elle en fut heureuse ; il était là... et elle voulut être aimable pour faire excuser cette beauté par les femmes et la faire aimer par les hommes. Elle réussit au delà de ses désirs. Tous étaient enchantés.

Tous, non. La figure qui lui faisait vis-à-vis, à table, eut de si singulières expressions, que, par moments, Isabelle s'arrêtait, mal-

gré elle, au milieu d'une phrase, étonnée et effrayée. Mais alors cette figure reprenait quelque chose d'affectueux et prononçait des mots tellement flatteurs, qu'elle en revenait à son idée que son inexpérience la rendait incessamment craintive sans aucun motif.

Et quand elle pouvait jeter elle-même un regard attentif sur la belle-mère du jeune comte, elle se trouvait injuste d'éprouver une espèce de répulsion pour une superbe femme, jeune, spirituelle et dont l'aspect avait bien certainement d'agréables et même peut-être d'irrésistibles séductions.

Enfin, le dîner et la soirée passèrent; ce ne fut pas sans quelques émotions intérieures dans l'âme des deux femmes du château, et que personne ne soupçonna. On joua. On fit

un peu de musique. Isabelle chanta avec une voix suave et douce. Chacun fut ravi de la jeune mariée, du beau dîner et de l'espoir d'une maison qui serait plus que jamais ouverte aux plaisirs de tous genres ; on fit des projets de chasses superbes, de courses dans les environs, et l'on ne se sépara point sans être convenu de prochaines occasions de se revoir.

La belle-mère du jeune mari ne voulut laisser à personne le soin de conduire Isabelle à son appartement, quand l'heure de s'y retirer fut venue. Elles y trouvèrent la même jeune fille qui avait aidé la jeune mariée à sa toilette et qui attisait un grand feu. Bientôt Isabelle resta seule avec elle ; sa parure fut détachée, et le grand lit la reçut fa-

tiguée et pensive. La femme de chambre lui apprit qu'on la nommait Jenny, qu'on l'avait fait venir pour elle; qu'une sonnette placée dans l'alcove communiquait à sa chambre, assez éloignée de là ; puis elle arrangea le feu, alluma une lampe destinée à veiller toute la nuit, et se retira.

Isabelle, préoccupée, l'avait entendue, mais ne lui avait pas répondu et ne lui avait adressée aucune question. C'était, silencieuse et réfléchie, qu'elle l'avait aidée à détacher ses parures et ses bijoux, et qu'elle s'était couchée. Restée seule, une vague et indicible émotion la tint longtemps éveillée, puis ses yeux se fermèrent, et un sommeil un peu agité vint terminer cette première journée dans le château où elle devait à l'avenir passer sa vie.

IV

Isolement.

Isabelle dormit mal; son sommeil fut agité des rêves pénibles. Tout à coup elle croyait être emportée par la voiture qui l'avait conduite au château, et il lui semblait voir et sentir les chevaux sans frein, courant au travers la campagne, au milieu des ravins

et se précipiter dans un abîme ; elle en éprouvait une sensation si cruelle, qu'elle s'éveillait ; alors il lui fallait quelque temps pour se remettre de sa frayeur et se reprendre à sourire de l'idée que c'était un rêve. Puis, quand le calme revenu, le sommeil revenait aussi, la jeune femme se retrouvait encore agitée par de nouvelles hallucinations... Une fois, elle se crut sur un navire, en proie à toutes les violences d'une horrible tempête : elle voyait les efforts du pilote, la terreur des passagers, les tourments indicibles de ceux qui commandaient, et les vagues furieuses soulevant le bâtiment pour le laisser retomber au milieu des récifs et le briser enfin sur les rochers d'une côte inaccessible ; et Isabelle partageait, en effet, toutes les angoisses de cette effroyable situation et se réveillait de

nouveau dans une inexprimable émotion de malaise et de frayeur.

Enfin, le jour parut, et mit fin à cette espèce de torture ; la jeune femme encore émue se leva... et sonna : Jenny vint toute souriante, c'était une fille naïve, élevée à la campagne dans une ferme du comte de Saint-Laurent et qui n'était au château que depuis huit jours. Elle était contente et fière de servir madame la comtesse, et parut se dévouer corps et âme à ce service.

Isabelle s'efforça de chasser les idées qui l'attristaient, par de petits soins d'arrangements dans cette chambre, dont elle bouleversa un peu les meubles afin de s'y former comme des nids au milieu des tables et des siéges. Cet immense emplacement vide lui

représentait l'isolement, puis, Jenny arrangea les parures dans de grandes armoires en bois sculpté qui occupaient un côté de cette chambre; ensuite les bijoux furent placés dans un de ces meubles qu'on a tant recherchés de nos jours et qu'on appelait jadis un cabinet; celui-là était en ébène incrusté d'argent. Une multitude de tiroirs de toutes dimensions permettaient d'y arranger commodément cette foule de petits objets précieux et charmants qui composent l'écrin d'une femme opulente; celui d'Isabelle avait été de plus enrichi, par la tendresse d'une mère élégante; il n'y manquait donc rien, et le plaisir de la jeune femme, à cette vue, l'aida à reprendre un peu de gaîté; alors elle rentra dans la vie positive, revint à elle-même, à ses pensées, à son cœur.., Alors, elle se mit

à une table près d'une fenêtre et écrivit la lettre suivante :

« Ma mère bien-aimée,

» Le chagrin d'être séparée de vous et » d'être pour bien longtemps sans espérance » de vous revoir, est sans doute ce qui attriste » tout pour moi, car je n'ai pas eu, depuis » que j'ai quitté Paris, un seul de ces mou- » vements de joie que j'éprouvais quand » vous étiez là. Mon cœur est serré, j'ai par- » fois des larmes dans les yeux, il y a eu des » moments où j'avais peur ! C'est bien en- » fantin pour mon âge ; aussi, ai-je fait de » grands efforts pour qu'on ne le vît pas et » j'y ai réussi ; personne ne se doute de tout » ce que j'éprouve, mais à vous, ma mère, » je veux tout dire.

» Je vous écris d'un appartement qui est
» aussi vaste et aussi grandiose que ceux des
» palais. Vous souvenez-vous, maman, de
» mon enthousiasme lorsque nous visitâmes
» ensemble le palais de Fontainebleau? Je
» me sentais ravie à la vue de ces magnifi-
» cences d'un autre âge, et je vous disais
» que l'existence de ceux qui habitent de
» semblables demeures devait être à la fois
» plus splendide, plus heureuse et plus poé-
» tique que la nôtre, renfermée dans un ap-
» partement étroit, et faisant partie d'une
» maison habitée par une foule d'inconnus.
» Aussi n'était-ce pas sans plaisir que je
» m'étais décidée à la vie de château. Une
» dame châtelaine, même d'un modeste ma-
» noir, mais tout à elle, me semblait avoir
» une noble et douce existence. Eh bien ! le

» lieu où je me trouve dépasse en splendeur
» tout ce que j'espérais, et reporte, par ses
» dimensions et son luxe d'un temps passé,
» à ces époques où l'on était seigneur et
» maître dans de vastes domaines et impo-
» sant à tous sa domination. Ma chambre
» est immense, un roi y a dormi et, j'espère,
» mieux que moi, car cette première nuit a
» été mêlée de rêves cruels et de pénibles
» insomnies, suites du voyage probable-
» ment. Mais, ce matin, plus calme, je viens
» de visiter mon appartement afin de vous le
» faire connaître, et que votre pensée puisse
» m'y trouver pendant que j'y penserai à
» vous. Un superbe salon tout doré recèle
» la pièce où est le lit; et il est lui-même
» précédé d'une antichambre si vaste qu'on
» lui a donné le nom de salle des Gardes; je

» crois qu'en effet un régiment tout entier
» eût pu y veiller sur le souverain, tandis
» qu'il reposait dans ma chambre. Ces trois
» pièces occupent presque tout le premier
» étage du vieux château ; le reste est rempli
» par des dépendances. Toute cette partie
» du bâtiment est fort ancienne ; des fossés
» très-profonds l'entourent ; ils sont pleins
» de l'eau vive et courante d'un torrent qui,
» les jours de pluie, se précipite violemment
» du haut de la montagne trés-élevée qui
» domine un côté du château, à ce que vient
» de me dire Jenny, la gentille femme de
» chambre, que j'ai trouvée à mon arrivée.
» Chaque pièce de cet appartement magni-
» fique a d'énormes fenêtres ouvertes sur ces
» fossés, et les embrasures de ces fenêtres
» forment comme de petits cabinets taillés

» dans l'épaisseur du mur. C'est là que je
» me suis installée pour vous écrire, et j'ai
» sous mes yeux une plaine immense et
» très-accidentée qui est bordée par des col-
» lines pittoresques. Tout cela est grandiose,
» imposant, et contribue peut-être à je ne
» sais quelle tristesse secrète qui m'empêche
» d'en jouir.

» Je puis à peine croire que je me trouvais
» encore à Paris et près de vous il y a deux
» jours, il me semble qu'il a fallu des an-
» nées pour changer aussi complétement
» mon existence. O votre tendresse ! ô vos
» bons soins ! que cela me manque ! que je
» me trouve seule sans vous ! Pourtant ne
» croyez pas que mon mari n'ait pas aussi des
» attentions. L'on m'a fêtée à mon arrivée ;

» il y avait foule et grand dîner au château.
» Je m'étais parée avec cette belle robe bro-
» chée, rose et blanc, que vous aviez choisie
» et qui me va si bien ! Je crois avoir eu du
» succès près des voisins, et mon mari en
» paraissait charmé.

» Mais je ne vous ai point encore parlé de
» la jeune veuve du vieux comte. Elle est fort
» belle, et le costume noir qu'elle porte en-
» core la fait ressembler à un de ces beaux
» portraits de l'école flamande, imposant et
» simple en même temps. Seulement, elle a
» des yeux comme je n'en avais jamais vus,
» si ce n'est une fois, je ne sais où ; mais je
» crois me rappeler un regard de ce genre
» qui m'a pénétrée, glacée et effrayée un
» jour. Comme je me suis reproché, ma

» bonne mère, d'avoir eu pour madame la
» comtesse de Saint-Laurent un mouvement
» de répulsion à la première vue ; car elle
» m'a comblée d'attentions, de soins et de
» prévenances de tous genres depuis mon
» arrivée, et son ton avec moi est d'une
» douceur, d'une cajolerie telle, que je n'ai
» jamais vu rien d'aussi affectueux à per-
» sonne ! Sa famille et les voisins en parais-
» saient vraiment touchés et je dois en être
» très-reconnaissante. Aussi m'efforcerai-je
» de le lui témoigner par ma déférence.

» Elle habite, ainsi que le comte de Saint-
» Laurent, les appartements du château
» neuf tenant à celui-ci, mais tout à fait
» moderne surtout pour l'ameublement et
» le décor intérieur.

» J'oubliais de dire que je viens de décou-

» vrir à côté de ma chambre une bibliothè-
» que avec quelques portraits de famille ; je
» m'en ferai un cabinet de travail. Il donne,
» comme tout le reste du vieux château, sur
» les fossés. Je suis bien défendue, j'espère,
» et j'habite réellement une forteresse inac-
» cessible.

» Vous voilà, ma bonne mère, bien au fait
» des lieux magnifiques et sévères où va se
» passer ma vie, où je vais m'occuper de
» vous ; instruisez-moi aussi des détails de
» votre arrivée et de votre installation à Phi-
» ladelphie. Cela rapproche de se figurer
» les lieux où vit quelqu'un dont on est sé-
» paré.

» N'ayez aucune inquiétude sur moi ; cela
» troublerait votre bonheur. Je suis instal-

» lée dans une demeure presque royale ; j'ai
» une douce et gentille femme de chambre
» qui me soignerait bien si j'étais malade.
» Madame la comtesse de Saint-Laurent,
» *douairière*, comme on l'appelle ici, malgré
» sa jeunesse, me semble si empressée et si
» affectueuse, que ce sera sans doute une
» amie, car, je sais, je l'ai appris de vous,
» ma mère, je sais être juste ; et, malgré
» l'espèce de frayeur qu'elle m'a d'abord
» causée, je veux l'aimer. Je pense que je
» n'aurai plus à l'avenir ces impressions
» d'effroi ou de chagrin que j'ai éprouvées,
» et qui sont la suite de la grande douleur
» que j'ai ressentie de notre séparation. La
» douce habitude de vos soins est certaine-
» ment ce qui m'a ôté toute sécurité depuis
» que j'en suis privée ; mais pour vous, chère

» maman, pour me montrer votre digne
» fille, je ne veux écouter que la raison et la
» sagesse ; en tout je veux que la douce mo-
» dération dont vous m'avez donné tant de
» leçons et tant d'exemples règle constam-
» ment mes paroles et mes actions. Je ne
» veux rien laisser aller de mes pensées dans
» ces exagérations qui sont, m'avez-vous
» dit, la preuve d'un esprit faible, et qui
» entraînent à des ridicules et à des torts
» ceux qui ne savent pas s'en préserver. Je
» n'aurais jamais cru que mon caractère,
» formé par vous, pût en être susceptible,
» et il a fallu ces deux jours d'épreuves pour
» que j'en vinsse à me défier de mon ima-
» gination. Mais à présent je l'empêcherai
» bien d'exagérer, et il faudra qu'elle reste,
» à l'avenir, dans les limites de la raison.

» Mon cœur, que je ne retiens pas, vole » à vous et reste autour de ma bonne et » adorée mère.

» Votre fille,

» ISABELLE DE SAINT-LAURENT. »

Cette lettre, empreinte d'un esprit de modération et d'une sagesse de jugement rares à l'âge de la jeune femme, était de nature à rassurer le cœur inquiet d'une mère, au moins sur les dispositions de sa fille. Mais qu'y avait-il donc pour faire naître des appréhensions dans une âme aussi paisible, et pour éveiller des moments de frayeur dans un esprit aussi peu disposé à s'y laisser entraîner? C'est ce qu'Isabelle se demandait à elle-même. Elle relut sa lettre, remarqua

qu'elle n'y parlait presque pas de son mari ; mais, à la réflexion, elle pensa qu'elle ne pouvait pas en dire davantage, et finit par fermer sa lettre sans rien y ajouter.

Au déjeuner, qu'on sonna peu après, la jeune femme trouva encore deux cousins éloignés et un vieil oncle au sourire narquois, à la mine railleuse, qui avaient tous trois l'air d'être installés pour longtemps au château ; puis une vieille parente malade et maussade dont le séjour devait encore durer quelques semaines.

La belle douairière fut plus que jamais empressée, flatteuse, cajolante pour Isabelle; il y eut même un moment où la parente murmura entre ses dents : « Elle en fait trop. » Quant au vieux moqueur, qu'on ap-

pelait le chevalier de Sirin, il riait, puis il regardait Albert et Isabelle, et riait encore, et lorsqu'il finissait par reporter ensuite ses regards sur la douairière, alors il se tenait les côtés à force de rire et disait : c'est bien drôle ! Tout cela n'était vu et attendu que par Isabelle.

Albert avait toujours, lorsqu'il parlait à sa femme, cette élégance gracieuse, cet empressement aimable dont la douceur a quelque chose de suave comme une caresse et qui ressemble à l'affection. Les grands yeux d'Isabelle exprimaient alors une reconnaissance si vive et si touchante, que le jeune homme n'en pouvait soutenir l'effet; il s'éloignait troublé, quelqu'un se plaçait entre eux, et tout était fini.

Isabelle n'avait nulle raison, même à ses propres yeux, de se plaindre de personne; si ce n'est que jamais son mari ne la voyait seule et que jamais nulle conversation intime ne s'établissait entre eux au milieu du monde; mais il lui adressait des paroles aimables, s'informait de ce qui pouvait lui plaire dans les arrangements de la maison, et la jeune douairière renchérissait sur lui dans ces occasions. On voulait avant tout, disait-elle, que la comtesse fût satisfaite, et lui complaire était le désir de ceux qui étaient près d'elle. De quoi Isabelle eût-elle pu se plaindre?

Les jours se suivirent et se ressemblèrent. L'innocente fille de madame de Melval, élevée à côté d'une chaste et délicate mère, n'avait nulle raison, pensait-elle, d'être mécon-

tente. Mais l'instinct naturel de la femme lui révélait pourtant qu'elle aurait dû obtenir quelque chose de plus intime, de plus particulier, de plus tendre de celui qu'elle devait appeler son mari.

Il y eut une grande chasse : les hommes du voisinage et le jeune comte seuls y prirent part. Cela rompit pour deux jours les habitudes ordinaires, qui étaient de se réunir à onze heures pour le déjeuner, de rester tous ensemble au salon jusqu'à trois, de rentrer alors chacun chez soi, de faire sa toilette pour cinq heures, puis de passer la soirée, réunis. Dans ces longues heures de réunion, on lisait les journaux et quelques romans du jour ; on faisait de la musique, l'on jouait aux cartes, aux échecs et au billard ; il y avait

aussi la promenade quand le temps d'hiver le permettait; mais toujours ensemble, et jamais Isabelle n'avait trouvé le moyen d'y avoir la moindre conversation avec le comte. Il lui était bien venu à l'esprit de lui demander un entretien; mais avait-elle une raison pour cela? que lui aurait-elle dit de particulier et qu'elle ne pût lui dire au salon et devant tous? Aussi n'osa-t-elle pas, et le temps s'écoula de cette façon.

Pendant cette grande chasse, Isabelle, encore plus attristée, parce qu'Albert n'était pas là, et que sa présence avait ce charme indicible que donne à tout l'objet aimé, errait dans le château, lorsqu'elle vit sortir un jeune homme de l'appartement du rez-de-chaussée, habité par la belle-mère d'Albert.

Ce jeune homme avait l'air de sortir furtivement ; cependant son cheval l'attendait dans une des cours, et il partit au galop. C'était au point du jour, et cette vue rappela à Isabelle ce jeune homme qui avait attendu et emmené son mari dans l'auberge, et dont elle n'avais jamais entendu parler depuis. Ce jour-là, Isabelle fut seule au déjeuner ; la vieille parente avait quitté le château, les hommes étaient à la chasse et la comtesse douairière ne parut pas ; une indisposition légère, dit-on, la retenait seulement pour le matin dans son appartement. Car elle paraîtrait au dîner ; mais le dîner eut lieu bien tard, les chasseurs ne rentrèrent qu'après sept heures, et le temps de s'habiller ne permit pas de paraître au salon avant neuf heures et demie ; il était près de dix heures

quand on se mit à table ; la journée pour Isabelle avait été d'une complète solitude et d'une interminable longueur. Elle s'était bien occupée quelques heures ; mais, après avoir épuisée toutes les ressources de son esprit pour se distraire, cette solitude trop prolongée l'avait fait tomber malgré elle dans une indicible tristesse. Le soir elle était pâle, et le bruyant entrain de cette foule de chasseurs, car on s'était recruté de nombreux voisins et l'on était plus de vingt, avec cette animation que donnent le mouvement et les accidents de la chasse, et ce bruit inaccoutumé, loin de distraire la jeune femme, l'attristaient encore. Quant à la belle-mère, vive, parée, joyeuse, jamais elle n'avait paru plus heureuse. Personne ne fit cette fois de

grands frais pour la nouvelle mariée, étrangère à tout ce qui se disait.

Cependant son attention fut tout à coup rappelée par la question d'un des convives sur un jeune et intrépide chasseur, venu après les autres et qui n'avait pas quitté le comte pendant toute la chasse. Albert ne répondant pas, occupé à faire les honneurs de la table, le curieux renouvela sa question, et comme nul ne semblait vouloir l'entendre, Isabelle se prit à dire : C'est sans doute le sécrétaire de M. Saint-Laurent, car je crois l'avoir vu sortir de la maison de grand matin.

Ce peu de mots produisit un grand effet, le comte fut troublé; sa belle-mère n'acheva pas une phrase commencée et sa physiono-

mie changea subitement. Mais elle se remit et eut une expression pleine d'amères railleries. Un silence général suivit, et ce fut elle qui l'interrompit pour dire d'un ton moqueur :

— C'est Joseph le piqueur que vous avez remarqué à cause de sa jeunesse et de sa figure ; oh ! c'est un joli garçon, qui est fort attaché à M. le comte et qui aura voulu veiller sur lui pendant la chasse.

Le vieux chevalier de Sirin, qui était à un bout de la table éloigné d'Isabelle, eut un de ces fous rires auxquels il était sujet, et il sembla à la jeune femme que toutes les physionomies prenaient une expression bizarre. Mais la belle-mère revint bientôt à son ton le plus doucereux et s'exprima avec des mots

pleins de tendresse sur son regret de l'avoir forcément laissée seule, décidée qu'elle était, même en pareil cas de maladie, à s'arranger de manière à ne plus l'abandonner à elle-même, puisque la solitude lui était si pénible, qu'elle errait ainsi dans tout le château pour s'en distraire.

Isabelle ne savait que penser ; elle se retira chez elle fort tard, une grande fatigue ajoutait à sa tristesse ; il y avait plusieurs jours qu'elle ne dormait plus, et ce fut toute frissonnante d'un léger accès de fièvre qu'elle se mit au lit. Deux heures se passèrent dans une pénible insomnie, et elle sonna Jenny ; mais la jeune fille ne vint pas ; et après avoir attendu encore une demi-heure et sonné de nouveau, Isabelle se leva, prit

une bougie et essaya d'aller chercher elle-même Jenny ; elle traversa un cabinet de toilette situé derrière sa chambre, elle se souvint d'avoir passé là le jour ou Jenny lui indiquait sa demeure près d'elle, et suivit un petit corridor ; alors elle descendit un escalier de service et arriva à la pièce indiquée, et qui était en effet la chambre de Jenny ; mais elle la trouva vide ; le lit n'était pas défait ; évidemment, la jeune fille n'était pas rentrée chez elle. Alors Isabelle poursuivit sa recherche, descendit encore, erra dans ces petits corridors et recoins qui sont très-nombreux dans les anciennes demeures où l'on avait à loger un nombre considérable de domestiques. La jeune femme entendit quelques voix et pensa que, dans tout le surcroît de monde et le dérangement occasionné

par la chasse, les gens n'avaient pas encore pu se coucher et qu'elle trouverait Jenny à l'office : mais elle s'égara dans les petites issues qui y conduisaient de chez elle, et, tout à coup une porte s'ouvrit, et Isabelle se trouva en face de Madame la comtesse douairière de Saint-Laurent, qui était dans un élégant costume de nuit, mais qui pâlit de colère à sa vue et s'écria avec emportement :

— Quoi ! vous m'espionnez ainsi ! et qui, la repoussant avant qu'elle eût eu le temps de répondre, rentra, referma vivement la porte, y mit avec bruit des verroux, et laissa la jeune femme aussi surprise qu'inquiète de cet emportement.

Isabelle retourna chez elle, y trouva Jenny qui sortait, en effet, de souper à l'office avec

les gens, occupés jusqu'alors. Jenny soigna sa maîtresse, qui était fort souffrante, et voulut absolument passer la nuit à ses côtés. Le lendemain, une courbature retint Isabelle au lit, une partie du jour ; elle se leva, reposée et soulagée pour l'heure du dîner ; mais, descendue au salon, elle n'y trouva personne ; la chasse avait recommencé dès le grand matin ; on n'en revint, comme la veille, que fort tard ; la jeune douairière arriva, comme la veille aussi, toute joyeuse et animée ; tout le monde était réuni : elle eut des mots aimables pour chacun et des empressements indicibles pour Isabelle : c'étaient des cajoleries sur le regret de ne l'avoir pas vue de la journée, des paroles pleines de tendresse, des soins infinis pour

sa santé. On eût dit la plus tendre mère soignant l'enfant le plus chéir.

Isabelle, étonnée, restait muette devant ce flux de paroles caressantes.

Et cependant au milieu de tout cela : affection de cette femme, gracieux empressement d'Albert, politesse des convives, la jeune mariée se sentait seule dans cette foule. Rien ne venait à son cœur qui ne pouvait s'épancher et restait serré. Rien n'arrivait à son esprit : la conversation bruyante des chasseurs ne roulait que sur les accidents plus ou moins heureux des chasses, et nul intérêt ne s'y attachait pour Isabelle, habituée à une bonne causerie de gens instruits et spirituels, où l'on passait en revue mille sujets variés, tantôt agréables, tantôt sé-

rieux, mais toujours traités avec esprit et bon goût.

Vers la fin de cette soirée, Isabelle se sentit accablée sous le poids d'une tristesse qu'elle n'avait plus la force de cacher, et elle se retira. Rentrée chez elle, des larmes abondantes la soulagèrent, Bientôt, par ces mêmes réflexions pleines de sagesse qui l'avaient plus d'une fois retenue quand elle était prête à s'abandonner au chagrin ou à la frayeur, elle se blâma d'avoir cédé et de s'être ainsi éloignée du salon; il était trop tard pour y revenir, car elle venait de savoir par Jenny qu'au moment même où elle prenait cette résolution, on se dispersait et que chacun retournait à son appartement. Alors il lui vint une idée qui plus d'une fois

déjà s'était présentée à son esprit, et qu'elle exécuta à l'instant; elle sortit vivement de sa chambre et se dirigea vers celle du jeune comte. N'était-il pas tout simple, se dit-elle, qu'elle fût s'excuser d'avoir quitté les amis de son mari? Cela ne pouvait-il pas l'avoir fâché, et cette raison n'était-elle pas suffisante pour la conduire près de lui? Sans doute elle ne voulut pas se laisser le temps de réflechir davantage car elle hâta sa marche et traversa très-vite toutes les pièces vastes et nombreuses qui séparaient son appartement de celui du jeune comte, situé de même au premier étage, mais à l'autre extrémité du château. Arrivée au salon qui précédait la chambre à coucher, elle s'arrêta, la porte était ouverte; elle crut entendre parler et n'osa plus ni avancer, ni reculer; mais la

dernière porte qu'elle venait de franchir avait fait du bruit, et Albert parut sur le seuil de la sienne. Il fut étonné, mais, par ce premier mouvement d'un homme bien élevé, à la vue d'une femme, il s'écarta de l'embrasure de la porte et eut l'air d'attendre qu'elle fût entrée, car elle était tout près, Isabelle obéit à ce mouvement en entrant, et ils se trouvèrent ainsi dans cette chambre, seuls pour la première fois de leur vie.

Il y eut un moment de silence.

Isabelle tenait encore un flambeau à la main, et cette main tremblait. Le jeune homme prit le flambeau, le posa sur la cheminée. Isabelle s'assit alors, sans qu'il l'y eût invitée ; mais elle sentait qu'elle ne pouvait plus se soutenir.

Le jeune homme resta debout, sa figure se rembrunit. Il éprouva un sentiment pénible, regarda autour de la chambre avec crainte, et, après avoir hésité, il dit d'une voix un peu tremblante qu'il s'efforçait de rendre rude et brève :

— Vous venez me faire des reproches?

Isabelle leva sur lui ses grands yeux transparents et tout humides encore de larmes récemment versées, et elle dit dòucement :

— Pourquoi vous ferais-je des reproches?

Le comte ne répondit pas.

La jeune femme reprit :

— Je viens, au contraire, entendre les vôtres, car je crains, en me retirant trop

tôt du salon ce soir, d'avoir eu tort, et que vous me sachiez mauvais gré de n'avoir pas montré assez d'égards pour vos amis.

Le jeune homme la regarda avec surprise, et ne répondit rien.

Isabelle se rassurait : sa raison naturelle, son usage du monde, sa fierté native et sa gentillesse aimable, elle appela tout à son secours pour ne point paraître trop enfant, trop susceptible ou trop désagréable à celui qu'elle aimait, et il y eut un charme inexprimable dans sa manière de parler, quand elle ajouta :

— Si j'ai osé venir jusqu'ici, c'est que je souffrais d'avoir pu manquer à un devoir envers ceux que vous aimez. J'avais cédé à

la fatigue, car je ne me porte pas bien ; mais je me suis reproché cette faiblesse... pardonnez-la-moi.

La physionomie du comte s'était adoucie, il regardait Isabelle avec une expression où il n'y avait plus rien de rude et de sévère, et cette expression fut telle en ce moment, que bien qu'aucune parole ne sortît de ses lèvres, la jeune femme sentit qu'elle était pardonnée.

Elle reprit, plus confiante :

— Si vous vouliez m'exprimer vos volontés vous-même, pour ce que je dois faire ou éviter, cela me tranquilliserait. Je n'aurais plus la crainte de vous avoir déplu ou de

faire quelque chose de contraire aux convenances.

Ici le comte ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! il est impossible que cela vous arrive ; votre bon goût aimable vous en préserve.

A ces mots prononcés avec la politesse gracieuse d'un homme du monde, mais qui semblaient cette fois sentis par le cœur, Isabelle eut un mouvement de joie qui vint illuminer toute sa figure et qui troubla vivement le jeune comte.

Elle était si belle ainsi !

Puis elle fut si touchante quand elle ajouta avec gentillesse :

J'étais habituée à n'agir que pour satisfaire ma mère. Son regard heureux, un mot de son cœur, une caresse!... c'étaient là les vraies joies de ma vie. Je n'aime pas le monde, je l'ai quitté sans regret pour la solitude d'un château où je croyais être seule avec vous. Mais... elle s'arrêta, sourit, et dit un peu émue : Ma mère! Son plaisir aussi était d'être avec moi, de me dire toutes ses pensées, d'entendre à chaque instant les confidences de mon cœur... Elle m'aimait, elle!

Il y eut un moment de silence ; le cœur de la jeune femme battait à lui ôter le pouvoir de continuer, et celui du jeune homme commençait à n'être guère plus tranquille.

Cependant Isabelle sentit qu'elle gagnait

dans l'esprit de son mari, et cela lui donna la force de reprendre, malgré son trouble, la suite de ses idées.

— Je sais bien qu'une mère aime son enfant avec ses défauts, ses torts, ses laideurs ; elle l'aime comme elle vit, et il n'en est pas de même de quelqu'un qui ne vous connaît pas, qui se trouve lié à vous tout à coup, qui peut vous examiner, vous juger... Il faut alors craindre un jugement sévère, et... auprès de vous... je crains...

Il y avait une finesse gracieuse et douce dans l'expression de la jeune femme avec une émotion tendre : l'une venait de son esprit, l'autre de son cœur.

Le jeune homme était surpris, puis il fut

touché. Tant de candeur et tant de grâces lui étaient inconnues. C'était comme un trésor, une mine d'or qu'il découvrait tout à coup dans ses propriétés.

Il souriait avec tendresse à sa jeune femme.

Isabelle continua.

— Ma mère est au loin, mes parents, mes amis, enfin tout ce qui m'a aimé depuis mon enfance, est séparé de moi.

Elle eut un peu d'embarras. Elle rougit. Ses yeux se détournèrent du jeune homme quand elle ajouta :

— Je voudrais...

Le jeune comte qui était resté debout jus-

qu'alors et semblait indiquer par là l'intention de ne pas prolonger la visite, s'assit très-près d'Isabelle, et ce fut avec émotion qu'il lui dit :

— Que voudriez-vous ?

— Je voudrais, reprit la jeune femme, heureuse de ce qu'elle devinait d'intérêt dans le cœur de son mari, mais un peu intimidée et troublée, je voudrais que toutes les amitiés qui me manquent, et dont l'absence me fait croire à l'isolement, fussent remplacées par une seule... qui me serait bien chère.

En ce moment, Albert eut une étrange expression : ses yeux, attachés avec tendresse sur Isabelle, s'en détournèrent avec

effroi ; il ne prêta plus aucune attention à ses paroles et eut l'air d'écouter des bruits venus du dehors qui semblaient le frapper de stupeur.

— Qu'avez-vous ? s'écria la jeune femme étonnée.

Il ne répondit pas, mais il se remit, non sans quelque peine, et fut encore pendant quelques instants en proie à un peu d'inquiétude.

Isabelle, après un moment de silence et de réflexion, ne voulut pas renouveler sa question restée sans réponse, et jugea meilleure l'idée de ramener le comte sur le sujet qui avait paru l'intéresser.

— Oui, reprit-elle. Ce beau château que

nous habitons, ces sites pittoresques qui nous entourent, sont faits pour rendre la vie toute poétique et toute charmante, s'il peut s'y placer les plaisirs de... l'amitié...

Le jeune homme était revenu tout entier aux paroles de la jeune et belle personne placée là près de lui, dans sa chambre, au milieu de la nuit, et il s'écria avec tendresse et gaîté :

— L'amitié, c'est trop peu.

Isabelle le regarda en souriant et reprit :

Ce serait déjà beaucoup pour moi.

Puis elle ajouta avec une gentillesse charmante :

— Car alors on se voit souvent ; des amis

ont besoin d'être ensemble, ils se cherchent ils se confient leurs pensées et... qui sait? vous trouveriez peut-être alors tant de tendresse et de dévouement dans le cœur de votre amie que vous seriez heureux de lui donner toute votre affection.

Le jeune homme prit vivement la main d'Isabelle qui disait, en levant sur lui ses beaux yeux expressifs, et avec un sourire plein de grâce malicieuse :

— J'aurais bien envie de le tenter !

Albert porta sur ses lèvres la petite main qu'on lui abandonnait, et il la baisa, à plusieurs reprises, avec une tendresse infinie.

Un grand bruit se fit entendre, et il fallait

qu'il fut-bien grand pour être entendu d'Albert et d'Isabelle : leurs cœurs parlaient si haut qu'en vérité il était bien difficile qu'ils pussent écoutér autre chose.

Mais des cris, des portes ouvertes et fermées avec fracas, et enfin les domestiques accourant éperdus, en criant : Au feu ! rappelèrent les jeunes gens à la vie réelle. Ils se levèrent, les rideaux écartés laissèrent voir une lueur rougeâtre sortant de l'appartement au-dessous, celui du rez-de-chaussée, et qui était l'appartement de la comtesse douairière, contigu aux salons de réception.

On y courut.

Sa chambre à coucher était en feu, et les

flammes menaçaient de gagner le plafond ; déjà une poutre qui le traversait semblait devoir donner de l'inquiétude.

Albert ne vit en ce moment que le portrait de son père, placé entre les deux fenêtres, dont les rideaux enflammés les premiers avaient communiqué le feu au tableau. Le jeune homme appela à lui, mais la fumée était suffocante, on ne voyait ni n'entendait rien; alors il voulut s'emparer lui-même du portrait; mais, dès qu'il y toucha, la corde brûlée laissa venir sur lui le cadre, la peinture et les rideaux en feu, tout s'écroula et renversa Albert au milieu de la chambre.

Un côté du cadre lourd et brûlant l'avait frappé a la tête, et il était tombé sans connaissance.

Isabelle avait suivi son mari ; on la retenait sur le seuil de la porte. Personne n'osait entrer ; mais en ce moment ses efforts l'arrachèrent des mains qui voulaient l'empêcher de s'élancer près du jeune comte : elle eut assez de présence d'esprit pour tremper son mouchoir dans un seau d'eau qu'on apportait, et malgré le feu et la fumée, elle courut à Albert, entoura son visage inanimé et ses cheveux qui brûlaient, du mouchoir mouillé, et, par un accroissement de force que peut seule donner la passion, parvint à soulever le jeune homme, à l'arracher aux flammes, à le traîner vers la porte où d'autres le portèrent plus loin, hors du danger ; mais, une fois là, Isabelle s'affaissa sur elle-même et perdit l'usage de ses sens.

En se ranimant elle se trouva dans son

lit, les mains envoloppées et douloureuses; elles avaient été brûlées sans qu'elle le sentît; un médecin les avait soignées, car il y avait un médecin parmi les chasseurs et il avait donné des soins au comte et à la comtesse; il rassura la jeune femme sur son mari : sa blessure à la tête était peu de chose, et le feu ne l'avait pas atteint.

Ainsi rassurée, Isabelle eut du courage pour supporter ses souffrances, qui, grâce à des soins intelligents, ne furent pas trop cruelles; seulement elle eut un peu de fièvre et un peu de délire, ses paroles furent incohérentes et sans suite. Mais cela ne dura que vingt-quatre heures, et, avec cette surabondance de vie qu'on a dans la jeunesse, Isabelle se retrouva parfaitement bien le quatrième jour.

Alors elle s'étonna de n'avoir pas vu paraître Albert et s'inquiéta. Peut-être lui avait-on caché qu'il était plus mal. Elle sonna Jenny pour sa toilette; Jenny ne vint pas, et ce fut une femme âgée et sourde qui vint à sa place. Jenny s'était, dit-on, trouvée malade à la suite de deux nuits passées à veiller madame la comtesse. Monsieur allait bien. Les ouvriers réparaient les ravages de l'incendie, et les chasseurs, dispersés et retournés chez eux, laissaient le château entièrement vide. Madame la comtesse douairière était malade, et nul n'était plus reçu.

La physionomie de cette femme, son ton disgracieux et maussade déplurent à Isabelle; elle eut hâte de voir revenir Jenny et de laisser cette nouvelle femme de chambre à

son service ordinaire près de la belle-mère du comte.

Aussi n'usa-t-elle qu'avec réserve et crainte de ses soins, et resta-t-elle seule avec plaisir dès qu'elle put s'en débarrasser.

Alors elle regarda autour d'elle avec joie cette chambre s'embellir de l'idée d'y voir bientôt Albert, qui n'y était pas entré depuis qu'elle l'habitait... Mais elle retrouvait dans sa pensée sa figure attentive et attendrie, ses regards affectueux, les inflexions caressantes de leur conversation amicale, et crut se rappeler qu'il avait été près de son lit dans la nuit où elle était agitée par la fièvre.

— Oh ! il reviendra ! s'écria-t-elle, et elle parcourut dans cette impression joyeuse ce

vaste appartement qui serait peuplé par une seule personne, assez pour devenir le plus beau et le plus agréable lieu du monde dès que le jeune comte viendrait l'occuper avec elle. Dans cet espoir, elle arrangea coquettement ses livres, ses dessins, ses petits meubles, corbeilles, vases, boîtes, souvenirs d'amitié ou caprices de sa fantaisie qu'elle avait apportés... Elle se disait intérieurement : Je lui expliquerai ceci ; je lui montrerai cela. Lorsqu'on attend quelqu'un qu'on aime, il vient à l'esprit mille choses, qu'on se fait une fête de lui dire et qu'on oublie dès qu'il est là ; mais elles ont charmé l'attente.

Isabelle attendit longtemps... elle attendit en vain... le jeune homme ne vint pas.

Se sentant prête à pleurer, elle se décida à quitter son appartement et à chercher le comte. N'était-ce pas tout naturel? Aussi, après avoir donné un coup d'œil à la glace, Isabelle traversa le salon; mais, arrivée à la porte qui donnait dans l'immense salle des Gardes, elle la trouva fermée en dehors, et tous ses efforts eussent été inutiles devant des portes tellement massives, que le canon eût été nécessaire pour les renverser. Elle revint à sa chambre. Restait l'escalier de service qui menait à la chambre de Jenny et qui l'avait conduite un jour aux appartements du rez-de-chaussée; elle y courut, mais toute issue était fermée aussi de ce côté, et, avec une telle solidité, que rien de ce qui pouvait être à la disposition d'Isabelle n'eût

fait faire le moindre mouvement à des portes aussi hermétiquement fermées.

Isabelle revint tristement dans sa chambre et s'affaissa sur un siège en disant avec autant de surprise que de douleur ;

— Prisonnière !

V

Captivité.

— Prisonnière ! répéta la jeune femme avec effroi, et un de ces mouvements de frayeur instinctifs, dont elle avait déjà combattu quelquefois les effets, s'empara d'elle avec plus de violence que jamais. Sa figure exprima la terreur, et son âme en proie à

une vive anxiété la laissa sans force, sans paroles et immobile de stupeur.

Ce fut une crise douloureuse : tout se se confondit dans sa pensée. Était-ce bien elle, la fille unique et chérie de madame de Melval, la jeune mariée, la maîtresse de ce château où elle eût dû régner, qui se trouvait enfermée, sans moyen de sortir d'un appartement, qui prit à l'instant à ses yeux l'aspect d'une prison, et d'une prison inaccessible comme une forteresse ?

— Mais pourquoi ?

Quand Isabelle se fut fait cette question, qui resta sans réponse dans sa pensée, elle sentit son effroi diminuer ; en effet, l'esprit juste et la raison précoce de la jeune femme

ne lui permettaient pas de croire à une persécution sans cause, à une peine non méritée et à une haine capable d'inventer un pareil supplice contre elle, qui n'avait jamais haï ni offensé personne. Petit à petit ces réflexions la rassurèrent. Elle en chercha d'autres, elle voulut se persuader que c'était un accident, une erreur, que ces portes fermées, ou peut-être un surcroît de précaution pour sa sûreté. Quelque danger pouvait menacer le château, on vivait au temps des émeutes et des troubles. Elle avait été, elle était même encore souffrante, on ne devait pas lui supposer l'intention de quitter son appartement, et l'on avait veillé sur elle. Mille autres pensées rassurantes, venant à son aide, combattirent les indices alarmants et par cette force d'âme qui lui était natu-

relle et qu'elle savait appeler à temps à son secours, la jeune femme se calma et trouva même le courage de sourire à sa terreur passée. Mais en se levant de son siége elle se sentit brisée ; ses mouvements étaient tous douloureux ; ses jambes la soutenaient à peine ; c'était comme une immense fatigue. Ce fut à grand'peine qu'elle arriva jusqu'à son lit, s'y jeta avec abandon et y trouva bientôt un de ces lourds et profonds sommeils qui viennent à la suite d'un choc violent de l'âme ou du corps et qui ont cela de bon qu'ils suspendent momentanément toutes les douleurs.

En s'éveillant, Isabelle vit dans l'âtre un bon feu, tandis que le soleil éclairait les croisées ; elle se souvint qu'elle s'était jetée sur son lit sans se déshabiller, et elle s'y

trouva bien couchée et arrangée avec soin ; on avait donc veillé sur elle ; cette idée la rassura. Plus tard, la femme qui remplaçait Jenny rentra ; elle apportait un déjeuner délicat et annonçait aussi que le repos était jugé si nécessaire à l'état de la malade qu'on l'avait enfermée pour qu'elle n'eût pas la possibilité de l'enfreindre : ce qui eût été certainement nuisible à sa santé ; du reste, elle n'eût dans ses recherches trouvé personne au château, tout le monde s'était dispersé, et le comte lui-même, très-bien remis de son indisposition, avait été entraîné par un de ses amis pour de nouvelles parties de chasse dont Isabelle avait en effet entendu parler.

Tous ces détails la rassurèrent un peu et

lui ôtèrent l'envie de sortir de son appartement ; elle ne pensa plus qu'à chercher les moyens de s'y occuper agréablement ; elle choisit des livres dans la bibliothèque, prépara ce qu'il fallait pour peindre à l'aquarelle, genre de peinture où elle avait un joli talent ; elle essaya même de se mettre au piano ; mais, après avoir passé en revue quelques morceaux, il lui arriva de jouer un air du *Guillaume-Tell* de Rossini. Cet air avait excité une grande sympathie parmi ceux qui étaient chez sa mère, la veille du jour de son mariage avec le comte de Saint-Laurent. Le jeune homme avait alors paru étonné et ravi de son talent comme de sa beauté ; mais cet air résonnant ainsi à son oreille et y ramenant comme un écho du passé, de ses impressions et de ses espé-

rances, elle se mit à fondre en larmes. Jamais elle n'avait encore pensé à sa mère avec un cœur aussi déchiré. Sans croire aux pressentiments, ce surcroît de douleurs lui présagea tout à coup une grande et longue infortune.

Cependant elle eut encore la force de chercher les moyens de distraire sa pensée. La lecture vint à son secours : elle choisit un roman dont le succès récent était venu à sa connaissance et bientôt son intérêt s'attacha si vivement aux événements qui y étaient retracés, qu'elle en oublia sa situation, ses regrets et ses craintes : bienfaits du talent, de l'imagination, de l'intelligence, on ne peut vous nier ; lectures intéressantes, vous chassez pendant des heures

entières le mal réel par l'attention donnée à des événements imaginaires. Quelquefois, en occupant l'esprit, vous élevez le cœur au-dessus des infortunes de ce monde. La puissance des arts et des lettres pour consoler, est un don céleste dont on ne saurait trop remercier celui qui créa tout et plaça dans l'intelligence les plus réels moyens de bonheur!

Isabelle en ressentit les effets ; calmée et rassérénée, elle reprit ses occupations de jeune fille. Elle copia un portrait de sa mère ; puis sa pensée ne se reportant plus sans douceur vers sa dernière entrevue avec le jeune comte, elle s'en rappela l'expression aimable, émue, attendrie de sa jolie et noble figure ; elle essaya de reproduire ses traits,

se faisant une joie de lui montrer son travail quand il reviendrait au retour de son voyage. Car, à mesure que la pensée d'Isabelle s'attachait à cet entrevue où pour la première fois ils avaient été seuls et qui avaient éveillé tant de sympathie, elle se persuadait de plus en plus qu'Albert ne pouvait manquer de la chercher, elle se reprenait alors à la joie. Mille idées, mille paroles lui venaient pour les lui adresser ; parfois même, elle les exprimait tout haut, comme s'il eût été là, et ces moments d'illusion avaient un charme infini par l'espoir d'en jouir quelque jour en réalité.

L'âme d'Isabelle était naturellement douce, affectueuse, aimante. Elle se retrouvait dans sa nature, quand elle était sous l'empire

de pensées tendres, et elle vécut ainsi bien des jours, s'apercevant à peine qu'elle était seule.

Elle attendait.

Mais, après plus d'un mois passé dans l'attente, elle commença à retomber dans la tristesse; pourtant elle essaya encore de se distraire en cherchant à voir par ses fenêtres ce qui se passait au dehors.

Par la situation de l'appartement qu'elle occupait, ce n'était pas la vue de l'entrée, ni de l'avenue, ni de rien de ce qui était en face du château qu'Isabelle avait sous les yeux. Les fenêtres donnaient de l'autre côté; une haute montagne qui protégeait l'habitation des vents du nord, s'élevait à

peu de distance, les fossés pleins d'eau touchaient aux murs du château, et leur autre bord était une terrasse qui empêchait de voir le petit vallon qui était au bas de la montagne; des chèvres et leurs gardiens se montraient seuls sur les hauteurs, et encore assez loin pour n'être pas à portée d'entendre distinctement ce qu'on leur aurait dit du château. Une seule fenêtre de la chambre de la jeune femme, située au bout du bâtiment, laissait voir de côté une plus grande étendue qui se composait d'une partie éloignée du parc, de la plaine et des montagnes très-pittoresques qui la terminaient. Mais, de ce côté encore, les fossés et leur terrasse ôtaient toute possibilité de voir ce qui était près; la partie de la plaine qu'on apercevait était traversée à une assez

grande distance par la route qui conduisait au château. On pouvait distinguer une voiture, un homme à cheval ; mais reconnaître quelqu'un c'était impossible. La jeune femme, déjà installée dans l'embrasure de cette fenêtre, commença à n'avoir plus qu'une occupation, tant que le jour le permettait : c'était de tenir ses regards attachés sur le coin de la route ; longtemps elle n'y vit que des charrettes et des paysans, ou des voitures qui ne venaient point de son côté. Là, sous ses yeux, la route se divisait : l'une allait dans la direction du nord et conduisait loin du château ; l'autre tournait pour prendre l'avenue et n'aboutissait que là.

Enfin, après un temps cruel, bien long, bien triste, et dont Isabelle ne voulait pas

interroger la durée, par une belle matinée de printemps, car l'hiver entier avait passé dans ces cruelles anxiétés, la jeune femme eut un cri de joie : une voiture se dirigeait vers le château.

C'était sa délivrance.

Car Isabelle avait continué à être enfermée ; mais elle mettait cela sur le compte d'un zèle exagéré et mal entendu des gens, qui ayant reçu l'ordre de l'empêcher de sortir, dans l'intérêt de sa santé le traduisaient ainsi par des portes barricadées.

Isabelle eut donc une véritable joie, car la voiture ne repassa pas sur le chemin ; ce qui fût arrivé si c'était une visite venue en l'absence du comte. C'était donc lui ! Ah ! le

miroir fut de nouveau consulté ; on changea la robe, on arrangea les beaux cheveux, bien que l'habitude d'une toilette propre et même élégante se fût conservée pour Isabelle et que tous eussent pu la voir dans le moment où elle n'attendait personne. Mais c'était *lui* qu'elle espérait, et quelle femme ne désire ajouter à sa beauté quand elle attend ce qu'elle aime? C'est ajouter à son bonheur !

Ainsi sous les armes, la belle femme écouta ; il lui semblait à chaque instant, que les portes s'ouvraient, et qu'elle entendait la voix de son mari accourant à elle.

Mais c'était toujours une illusion. Rien ne se faisait entendre, et personne ne venait !

Aucun bruit du château ne parvenait à l'oreille d'Isabelle ; l'épaisseur des murs, l'élévation des planchers l'immensité des pièces ne laissaient nulle possibilité à cet inconvénient ou à cet avantage des appartements de Paris d'être initié à ce qui se passe chez des voisins inconnus, et de pouvoir suivre les péripéties de leur existence par la nature des bruits qui arrivent jusqu'à vous de leurs foyers. Non, les demeures de nos pères étaient faites pour des vies de famille, pleines de dignité, de calme et de grandeur.

Isabelle n'entendit rien et ne vit personne ; la journée se passa ainsi. Quand vint l'heure du dîner, la femme qui remplaçait Jenny arriva comme à l'ordinaire, avec le repas de la jeune comtesse ; mais celle-ci le

repoussa et dit qu'elle voulait reprendre sa place à table, ainsi que cela avait lieu avant sa maladie. La femme s'y opposa. Les portes toujours fermées derrière elle, quand elle apportait quelque chose dans l'appartement, ne s'ouvrirent pas, et Isabelle exaspérée s'emporta enfin. Mais prières, menaces, promesses, tout fut inutile. Cette femme de service était une mauvaise personne que rien ne pouvait émouvoir. Elle resta, afin que sa sortie ne pût livrer passage à Isabelle, qui, fatiguée à la fin de l'obsession de sa présence, la renvoya sans essayer de la suivre.

Une fois seule, sa douleur n'eut plus de bornes, elle envisagea sa destinée avec effroi, comprenant qu'une prison dont elle ne pouvait deviner ni la cause, ni le terme, allait

la retenir dans cet appartement aussi inaccessible qu'une citadelle. Alors tous ces symtômes de malheur qui l'avaient attristée et effrayée, mais qu'elle avait repoussés comme déraisonnables, revinrent à son esprit pour lui prouver qu'un mystère de persécution s'ourdissait autour d'elle depuis le premier moment où sa main avait été promise au jeune comte; en était-il victime ou complice? D'où cela venait-il? qui pourrait désormais la secourir? Et dans le cas où nul ne viendrait à son secours, quel serait son sort? Mille autres questions douloureuses se présentaient avec celle-là à sa pensée, et y excitaient d'horribles angoisses dont elle pouvait à peine soutenir la terreur.

Bien des jours se passèrent ainsi, et cha-

cun de ces jours renfermait à lui seul les souffrances des jours qui avaient précédé, et l'appréhension des jours qui allaient suivre.

Toute communication avec quelqu'un cessa ; Isabelle ne vit plus même cette femme de service qui lui était, il est vrai, peu agréable ; mais enfin c'était un être vivant; elle pouvait échanger quelques paroles, apprendre quelque chose et espérer l'attendrir sur ses douleurs ; cette consolation lui fut même refusée, la femme ne parut plus.

Une nuit, la pauvre jeune femme, en proie à l'insomnie, entendit du bruit dans la pièce qui précédait sa chambre et par où l'on entrait d'ordinaire chez elle pour le service ;

elle eut un moment l'idée qu'on venait la tuer et elle n'eut pas peur.

Mais le bruit qui dura assez longtemps ne quitta pas cette pièce, elle ne vit personne, et ce ne fut que le jour suivant qu'elle apprit ce qui l'avait causé. Elle vit qu'une espèce de tour avait été pratiquée dans un placard de cette pièce, et que là on avait mis pour elle les choses nécessaires à l'existence : du pain, du vin, des mets assez bons ; on ne voulait donc pas sa mort ; peut-être même cette captivité cruelle ne serait pas durable. Un peu d'espoir essaya de se glisser dans son âme. Qui désespère jamais, et surtout à son âge? Est-ce qu'on peut croire au malheur éternel quand on sent en soi tant d'aspiration vers le bonheur?

Isabelle mangea. Elle eut même le courage d'arranger sa chambre, d'y réparer le désordre de la nuit. Elle s'habilla, et, pour la première fois de sa vie, elle n'eut personne pour l'aider, personne pour faire sa chambre. Personne ; elle, riche jeune femme qui avait vécu dans cette opulence où toutes les fatigues des soins matériels sont inconnues ! Mais le bon esprit d'Isabelle ne s'arrêta pas à ces fatigues pour s'affliger. S'il eût fallu ces soins pour les épargner à sa mère, si l'infortune l'eût atteinte au point de la forcer à les prendre, c'est à peine si elle eût regardé cela comme un malheur ; car elle était de ces personnes simples et vraies qui ne sont point humiliées par la pauvreté, dont la saine raison n'a point de sottes vanités, et dont les sentiments élevés et les manières distinguées

rendraient belles et gracieuses les actions les plus vulgaires.

Isabelle était toujours grande dame dans ses actions comme dans ses pensées.

Cependant l'été était venu ; les beaux jours rendaient cette vie de réclusion plus douloureuse, et la jeune femme restait des heures aux fenêtres, bien moins peut-être, il est vrai, pour respirer l'air balsamique et la senteur de la campagne que pour voir s'il ne lui viendrait pas quelque secours du dehors ; mais tout ce qui passait était trop éloigné, c'était hors de la portée de la voix comme nous l'avons dit. Seulement elle voyait quelquefois un vieil aveugle conduit par un enfant de neuf à dix ans ; faible appui, qui devint son espérance à elle. Ils pas-

saient sur la terrasse qui bordait les fossés, et se rendaient ainsi dans les bâtiments de service qui avoisinaient le château, où de temps en temps on leur donnait des secours. Isabelle imagina tout un petit plan de campagne pour attirer l'attention de l'enfant, l'intéresser et le déterminer à porter une lettre d'elle au comte de Saint-Laurent.

Car elle ne pouvait se persuader qu'il connût tout son malheur, et elle se flattait qu'il viendrait à son secours dès qu'il en serait instruit.

Bien des jours se passèrent encore : les pauvres voyageurs ne descendaient pas de la montagne où était leur gîte ; bien des courses mêmes eurent lieu sous les yeux d'Isabelle sans qu'elle fût entendue et sans

qu'elle pût attirer l'attention de l'enfant. L'enfance est distraite; le petit garçon regardait de tous les côtés excepté de celui du château. La jeune femme s'habillait en blanc pour attirer ses regards, elle agitait son mouchoir, elle fut même jusqu'à chanter, elle dont le cœur était si désolé, que sa voix comprimée ne pouvait plus en sortir qu'avec un grand effort; elle eut ce courage, elle chanta.

L'enfant s'arrêta, il écouta, il regarda, et vit enfin Isabelle lui faisant des signes; mais il ne répondit pas, et sa figure exprima autant d'effroi que de curiosité. La jeune femme lui cria :

— N'ayez pas peur, je vais vous envoyer quelque chose.

La pauvre prisonnière lança alors quelque argent enveloppé dans du papier, et comme elle s'était exercée à cela, il vint juste tomber aux pieds de l'enfant.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda le vieillard aveugle.

Et l'enfant lui cria en cherchant à l'entraîner :

— C'est la folle du château qui nous jette quelque chose.

Puis, sans ramasser ce qu'elle avait envoyé, il pressa les pas de l'aveugle, en ajoutant :

— Je vous dis que c'est la folle !

— Eh ! oui, une folle bien méchante, la dame du château ! et il est défendu de lui parler. On ne nous donnerait plus rien répondit le vieillard.

Il disait cela avec des signes de frayeur, et tous deux disparurent bientôt aux regards d'Isabelle immobile et comme anéantie par la nouvelle qui venait de lui être révélée.

Ainsi elle découvrait qu'on la faisait passer pour folle !

Elle était l'objet de l'effroi des pauvres, des paysans, de tous, elle, la douce et bonne jeune femme ! Le monde sans doute partageait la même erreur ! les voisins, les habitants des châteaux ne voyaient plus en elle

qu'une folle! La pitié de quelques-uns peut-être, voilà tout ce qu'elle pouvait espérer, et encore cette pitié ne les amenait pas jusqu'à chercher à l'approcher, à la voir, non. Ceux même qui la plaindraient seraient disposés comme les autres à l'éviter et à le fuir.

C'était une barrière infranchissable que l'on avait trouvé le moyen de mettre entre elle et le reste du monde. Sa captivité était ainsi parfaitement expliquée et motivée. Ceux qui auraient pu sans cela s'étonner, s'inquiéter et la secourir étaient dans l'impuissance même d'en avoir l'idée.

A partir de ce moment, il y eut une souffrance telle et un effroi si grand dans l'âme

de la jeune femme, qu'elle alla, de tortures en tortures, jusqu'au désespoir.

La lecture, qui avait été sa ressource salutaire, lui devint insupportable; la peinture, la musique, toutes les petites ocupations féminines qui l'avaient soulagée lui parurent odieuses.., et enfin elle en arriva du désespoir à l'idée de suicide.

Oui, le désespoir la conduisit à l'idée d'en finir avec une vie aussi déplorable. Quand elle envisagea la possibilité de jours nombreux, de semaines, d'années passées ainsi dans cette prison, sans communication avec qui que ce fût, sans moyen de distraire sa pensée de ce malheur incessant, elle se figura aisément cette longue série de larmes, de regrets et d'angoisses qui pourraient tor-

turer son cœur et altérer sa raison, et la peur de ces longues souffrances l'accoutuma à l'idée de la mort comme à un refuge, le seul ouvert pour fuir des douleurs qu'elle ne se sentait plus la force de supporter.

Alors elle résolut d'écrire à son mari et à sa mère, puis de chercher le moyen d'en finir avec sa malheureuse existence.

Après cette résolution bien arrêtée elle eut plus de calme.

Jusqu'alors elle n'avait pas été sans religion, elle la pratiquait même régulièrement, mais ces principes et ces habitudes religieuses avaient été acceptées par elle toute enfant, sans examen et sans que jamais, depuis, elle eût pensé à approfondir les rai-

sons mystérieuses de ce culte extérieur, et les rapports entre la créature et le créateur dont il est le symbole.

Les deux lettres écrites par Isabelle prirent toute la journée du lendemain, car elle les recommença plusieurs fois, croyant par moments avoir été trop vive dans ses plaintes, trop froide dans ses tendresses ; enfin elle s'arrêta à celle-ci pour le jeune comte :

« Monsieur le comte,

» Si jamais cette lettre vous arrive, re-
» gardez-la comme le dernier soupir d'une
» femme qui meurt pour avoir reçu votre
» nom et qui ne demandait pourtant de
» vous que le droit de vous aimer.

» Dans l'incertitude des causes de ma
» captivité, je ne veux pas vous accuser, et

» je n'ai pas besoin non plus de me justi-
» fier. Ma vie, si douce et si heureuse près
» de ma mère, a été innocente et pure. J'a-
» vais accepté le titre de votre femme, parce
» que je vous avais vu et que je me sentais
» au cœur le désir de vous consacrer ma
» vie. Je suis jeune, on a vanté en moi
» quelques avantages et quelques talents; je
» n'en désirais qu'un seul prix: le bonheur
» de vous plaire, et le jour où j'eus un mo-
» ment cette espérance est resté, dans ma
» pensée, entouré d'un tel charme, que,
» malgré les maux effrayants qui m'ont ac-
» cablée depuis, je ne puis maudire mon
» triste sort; mais je manque de courage
» pour le supporter. Je n'ai pas dix-neuf
» ans, la captivité m'épouvante; les lon-
» gues années que j'ai devant moi ne pou-

» vant être utiles à personne dans la ré-
» clusion à laquelle on me condamne, et
» devant être des tourments pour moi, je
» dispose de ma vie, et je vais anéantir l'ob-
» jet de persécutions qui sont trop cruelles.

» Recevez ici mes tristes adieux, bien
» plus tristes peut-être que vous ne pensez,
» car avec les regrets qu'on peut avoir à
» mon âge, dans ma situation, ayant tout
» ce que le monde envie, j'ai un autre re-
» gret, plus poignant que tous les autres,
» c'est vous que je regrette... Je vous ai-
» mais.

« *P. S.* La seule grâce que j'implore,
» c'est qu'on laisse ignorer à ma pauvre
» mère et le genre de mort auquel le mal-
» heur m'a réduite, et les chagrins qui l'ont

» précédé; qu'elle croie à une maladie qui
» m'aura emportée au milieu du bonheur.
» Ce sera assez douloureux pour elle, sans
» y ajouter les reproches qu'elle se ferait si
» elle savait tout. »

Après avoir écrit cette lettre si généreuse dans ses sentiments, si douce dans ses expressions, Isabelle s'efforça de prendre sur elle pour écrire à sa mère; elle eût éprouvé de la consolation à lui ouvrir son cœur: mais elle devinait ce qu'elle eût coûté de larmes au cœur maternel, et cacha toutes ses souffrances sous l'expression de la tendresse en écrivant ce qui suit :

« Ma bonne mère,

» Que je vous aime et que je me repens

« de ne vous l'avoir jamais dit autant que « je le sentais, croyant avoir toute ma vie « pour le prouver, et voilà que nous sommes séparées, que je ne vous reverrai « peut-être jamais, et que vous ne saurez « pas quelle reconnaissance il y avait dans « l'âme de votre enfant pour vos soins si « tendres, qu'ils ont rendu ma vie aussi « heureuse que possible. Je me sens tellement émue à ce souvenir, que des larmes « viennent à mes yeux. Que c'était doux « d'être aimée ! que c'était bon de vous « voir ! Nous étions si accoutumées à être « ensemble, que nous ne sentions peut-« être pas ce qu'il y a de bonheur à trouver à chaque instant près de soi, quelqu'un qui vous aime, qui participe à toutes vos joies, s'identifie à toutes vos im-

« pressions, et vit pour ainsi dire de votre « vie.

» O merci mille fois ! ma bonne mère, » pour ces trésors de bonheur que vous » avez répandus sur ma vie. J'ai besoin » de vous en remercier à présent, car il » s'est dévoloppé en moi des idées et des » sentiments qui me font apprécier les ten- » dresses infinies dont vous embellissiez » chaque jour et à chaque instant mon » existence et que j'ai peut-être reçues trop » froidement. J'y étais tellement accou- » tumée depuis que mes yeux étaient ou- » verts que je n'en connaissais pas toute » l'inappréciable joie ; mais ces yeux ne se » seront pas fermés du moins, sans avoir » admiré cette lumière de votre ame qui

» éclairait et échauffait mon existence. Ne
» vous étonnez donc pas si elle s'est éteinte
» loin de vous. Ne me plaignez pas. C'est
» un bonheur, dit-on, quand la vie tombe
» en fleur au printemps. Elle n'a ni les
» orages, ni les hivers à supporter.

» D'ailleurs, je suis sûre que mon ame
» en quittant mon corps, retournera vers
» vous, qu'elle vous trouvera où vous serez
» et qu'elle tournera autour de vous, invi-
» sible, mais présente. Peut-être serais-je
» alors votre ange gardien pour les der-
» nières années de votre vie, comme vous
» avez été l'ange gardien de mes premières
« années. »

» Nous serons donc toujours ensemble,

» ma bien-aimée mère, et mon dernier sou-
» pir ne sera qu'une aspiration vers vous.

» Votre fille, ISABELLE. »

La pauvre jeune femme croyait avoir bien gardé son secret de malheurs en écrivant cela, elle mit l'adresse et cacha cette lettre dans un petit coffre de bois de rose, donné jadis par sa mère, le jour de sa fête; elle le remplit de différents petits objets, aussi donnés de même par elle dans différentes circonstances, et écrivit dessus : *Pour ma mère, contenant des objets qui lui sont chers, et n'ont de prix que pour elle!*

Le désespoir violent, irrité, emporté de la pauvre jeune femme, avait cédé la place à un découragement inexprimable. Elle n'avait plus de colère, plus de frayeur, mais un

abattement complet et une espèce d'attendrissement plein d'amertume.

— Voilà donc ce qu'aura été ma vie ! disait-elle. Puis elle regardait ses bijoux, ses parures, luxe de la jeunesse, de la beauté, de l'opulence, et soupirait.

Dans le cours de cette journée, qui devait dans ses projets être la dernière pour elle, il y eut dans le ciel un de ces grands orages dont on n'a pas l'idée dans les villes, et dont le bruit, répercuté par les échos des montagnes, est effrayant dans sa majesté. Isabelle resta longtemps appuyée sur une fenêtre, contemplant ce désordre de la nature, ces nuages qui se poussaient les uns sur les autres, puis se déchiraient pour laisser passer la foudre ou bien pour se répandre en torrents qui inondaient et dévastaient la

campagne désolée. Isabelle demandait au ciel de l'emporter dans cet orage ; elle eût évité ainsi la peine de s'ôter la vie elle-même, et comme elle vit en ce moment l'un des fossés qui bordaient sa demeure, grossir de tout ce qui débordait de la montagne et s'élever à vue d'œil jusqu'aux bords, elle crut, dans les troubles de sa pensée, que la mort venait la chercher sous cette forme, et lui indiquait au moins ainsi où elle pouvait la trouver.

La jeune femme, toute à sa triste résolution, jeta encore un regard d'adieu sur le portrait de sa mère. Elle le prit, le baisa religieusement, puis voulut mettre à son cou un petit médaillon où elle gardait de ses cheveux. Ses yeux alors tombèrent sur sa couronne de mariée, elle eut l'idée de la

poser sur sa tête et de reprendre une partie de la toilette de ce jour funeste qui l'avait conduite où elle était, à chercher la mort pour éviter l'horrible supplice de sa destinée.

Isabelle se para donc comme une mariée pour son dernier moment : hélas! son cœur, au milieu de tant d'angoisses, avait encore un souvenir plus cher que tous les autres, qui l'entraînait à cette dernière action, sans qu'elle se l'avouât! Elle aimait Albert. L'idée qu'on l'apporterait sous ses yeux morte dans la parure qu'elle avait au jour où il promit devant tous de l'aimer et de la protéger, vint à son esprit comme un moyen de lui dire que sa dernière pensée avait été pour lui..... et ce triste et touchant témoignage d'un innocent amour

si malheureux, éveillerait, croyait-elle, un tendre regret dans le cœur qu'elle eût voulu toucher, et dont l'affection eût été son bonheur.

Ainsi absorbée par ses rêveries et occupée par les soins matériels, Isabelle atteignit la fin du jour ; c'était l'heure choisie par elle pour en finir avec la vie. La nuit s'étendait sur la campagne et voilait déjà tous les objets, bien que le ciel, épuré par la tempête, fût clair et sans nuages ; déjà même les étoiles commençaient à y briller, et derrière une colline lointaine une lueur blanche annonçait le crépuscule de la lune prête à se montrer.

En ce moment, Isabelle sur sa fenêtre, pâle, belle et calme, se tenait les bras croisés et le regard plongé vers le gouffre où

elle allait engloutir tant de jeunesse et de beauté; quand elle entendit une voix sourde et monotone qui semblait psalmodier quelque chose dans le lointain, le silence de la nuit laissait venir le moindre bruit à l'oreille attentive de la jeune femme dans cette solitude complète. Bientôt elle entendit plus distinctement la voix qui s'approchait et qui répétait un psaume :

In te, Domine, speravi; non confundar in æternum; in justitiâ tuâ libera me.

C'était le pauvre aveugle attardé à cause de l'orage dans le village où il allait demander son pain, et qui remontait, conduit par l'enfant, au rocher qui lui servait d'asile.

Il loue Dieu ! il se confie à lui sans murmure et sans révolte, fut la pensée qui tra-

versa l'esprit d'Isabelle, et, sans y penser, ses genoux fléchirent; elle s'inclina et pria avec le pauvre aveugle; il lui semblait que d'unir sa prière à celle de ce malheureux si résigné, rendrait cette aspiration dernière plus agréable à Dieu, qu'elle eût voulu fléchir avant de paraître devant lui.

Elle pria.... Que pouvait-elle demander, elle, qui allait en finir avec les choses de la vie?

Elle demanda la clémence pour cette impatience qui ne lui permettait pas d'attendre le terme marqué par le maître de notre sort.

Mais la voix du vieillard, priant, se faisait toujours entendre.

— Il remercie Dieu! lui? s'écria tout à coup Isabelle, lui, dont la prison est bien

plus étroite, bien plus cruelle que la mienne? Il n'a ni l'espace ni la lumière. Entouré d'épaisses ténèbres, il est enfermé en lui-même, tandis que la vue du ciel, de la terre, des astres et des fleurs charme à chaque instant mes regards! Et moi, j'ai osé maudire la vie!

La lune s'élevait; elle répandait sa plus lumineuse clarté sur une belle campagne; c'était un magique spectacle, tout plein de mystérieuses rêveries. Isabelle sentit son cœur se rattacher à l'existence, à l'aspect de la nature et à la vue d'un plus grand malheur que le sien accepté avec résignation.

Ses larmes coulèrent en abondance; elle pria le ciel de pardonner une résolution

insensée et coupable, et répéta le chant du pauvre aveugle :

In te, Domine, speravi....

Résignée et fortifiée alors, elle resta longtemps pensive devant cette belle nuit lumineuse et calme. Sa confiance dans l'avenir renaissait ; c'était un prodige que le changement complet survenu tout à coup en elle par une pensée religieuse.

Il lui sembla que son âme était mise en communication avec le Créateur par cette fervente et sincère prière, et qu'en échange de cet élan qui portait sa pensée vers Dieu, elle recevait quelque chose du calme et de la joie qu'on doit trouver au céleste séjour.

VI

Par delà l'Océan.

En arrivant à Philadelphie, Madame de Melval avait écrit à sa fille :

« Mon enfant chérie, ma bonne Isabelle,
» ma première action sur la terre étran-
» gère doit être de t'écrire et de te raconter
» tous les détails d'une vie où il ne manque
» à mon bonheur que toi seule.

» Mais tu es heureuse, tu es aimée ; ton » jeune mari est aimable, spirituel et doux ; » tu l'aimes : je l'ai bien vu ; et c'est là sur- » tout ce qui me donne des consolations » dans cette douloureuse absence.

« Quand je t'eus embrassée, avec le cœur » serrée et les yeux pleins de larmes, je ne » savais plus où j'étais, tant ma douleur de » te quitter absorbait toute ma pensée, et » je ne revins à moi que dans la voiture, » où les paroles affectueuses de Williams » me rendirent au sentiment de la réalité.

» Que l'affection et la présence d'un homme » dévoué, tendre, confiant, et que l'on » estime autant qu'on l'aime, est un céleste » bienfait ! Je te le dis, mon enfant, pour » que tu apprécies bien ton bonheur ; car

» il y a en France, parmi les jeunes filles,
» bien des esprits légers et égarés, qui ne
» regardent le mariage que comme la liberté
» de jouir des avantages du monde et de
» ses dissipations, perdant ainsi ce qu'il y
» a de meilleur dans la vie, une douce inti-
» mité de chaque instant, et tous ces tré-
» sors de confiance et de tendresse qui peu-
» vent donner tant de bonheur dans un
» mariage de son choix. Mais je pense, mon
» Isabelle, que ta raison précoce t'en dira
» là-dessus autant que la solitude de ta
» mère, et que l'amour pour ton mari t'en
» dit encore davantage.

» Nous avons fait une heureuse traversée,
» et le spectacle magique de l'Océan est de
» nature à élever la pensée, et, par suite, à
» développer encore l'affection.

» Nous nous étions embarqués au Havre,
» sur un de ces grands navires américains,
» où les passagers sont très-nombreux et
» présentent une variété qui est un conti-
» nuel amusement. Ces voyageurs ont une
» véritable originalité individuelle, même
» quand ils n'ont pas une grande supério-
» rité d'intelligence ; c'est surtout pour les
» Français qui ont vécu comme moi dans
» ces salons uniformes du faubourg Saint-
» Germain, dans ces idées aristocratiques
» toujours les mêmes, dans ces habitudes
» qui nous semblent les seules possibles,
» que tout est plein d'intérêt si l'on veut
» se mettre à regarder, à comparer et à
» juger.

» Ce qui m'a d'abord paru le plus remar-

» quable parmi tous ces étrangers à bord,
» c'est que chacun pensait, parlait et agis-
» sait à sa manière, sans s'embarrasser le
» moins du monde de l'opinion de ceux qui
» sont là, ce qui est fort contraire à l'esprit
» de la France, où l'on ne pense, ne parle et
» n'agit guère que pour faire un effet quel-
» conque sur les autres.

» J'ai retrouvé cette même insouciance
» de l'opinion dans la ville et dans les
» lieux publics que nous avons parcourus
» aux États-Unis, et je crois qu'elle y est gé-
» nérale.

» Philadelphie, où nous sommes arrivés,
» et qui sera notre demeure, est une ville
» d'une propreté admirable au premier
» coup d'œil, et notre habitation y est char-

» mante. Williams y a préparé pour moi,
» non-seulement tout le *confortable* an-
» glais qui rend la vie commode et bien-
» faisante, mais il a fait imiter l'apparte-
» ment qui me plaisait tant à Paris, dans
» la rue de l'Université : une partie de la
» maison est absolument distribuée et ar-
» rangée de la même manière avec un plus
» grand luxe d'ensemble et un plus grand
» soin dans les détails. J'ai donc un grand
» et un petit salon avec un délicieux bou-
» doir, tels que ceux où nous avons passé
» tant d'années l'une à côté de l'autre. Ainsi,
» tu peux te figurer la place que j'occupe, et
» ce que j'ai sous les yeux. Cette attention
» de Williams m'a ravie ; de plus, la maison
» est vaste et elle est entourée d'un beau jar-

» din anglais qui en rend l'aspect on ne peut » pas plus agréable.

» C'est ainsi qu'une véritable affection » trouve mille moyens de se montrer ; tu » dois aussi trouver ce bonheur autour de » toi. Mais, à ton âge, il est si naturel » d'être aimée et fêtée, que parfois, on n'en » éprouve ni surprise ni reconnaissance, » et qu'on n'en sent pas tout le prix. Moi » qui ai passé par les épreuves de la vie, je » veux t'en faire bien comprendre toute la » joie.

» Sois heureuse ! voilà ce que je vou- » drais t'apprendre après t'avoir appris, je » l'espère, à mériter le bonheur et à savoir » supporter l'infortune si elle venait à te » frapper.

» Mais que le Ciel t'en préserve et qu'il » retranche plutôt à ma félicité pour ajouter » à la tienne.

» Ta mère,

» J.-M. ESPREAD. »

Isabelle avait reçu cette lettre et plusieurs l'avaient suivie ; on les lui remettait ouvertes, comme on ouvrait aussi toutes celles qu'elle écrivait ; au reste, la tendresse de l'enfant pour sa mère était telle, que la crainte de l'affliger ne laissait pas même soupçonner qu'elle eût aucun regret, excepté celui de l'absence. Sa seule consolation dans son infortune était la pensée du bonheur de sa mère, et elle n'aurait pas, même au prix de sa délivrance, troublé ce

bonheur en lui apprenant combien sa situation était cruelle.

Bien des jours se passèrent après celui où la résignation était entrée dans l'âme d'Isabelle à la vue du pauvre aveugle bénissant encore le ciel dans son malheur et dans son indigence. Ces jours furent calmes, le sommeil paisible revint, la santé se rétablit, le goût de la lecture se retrouva, et le plaisir du travail, de la peinture et même de la musique apporta de tranquilles jouissances à la jeune captive.

L'âme de l'innocente femme était redevenue comme un lac paisible qui reflète un ciel pur et qui rend fidèlement tous les objets présentés à sa surface ; mais, comme lui, elle les rendait avec exactitude sans leur

communiquer le mouvement et la vie ; elle n'avait plus d'élan, plus d'enthousiasme, plus de joie ; elle était simple, résignée et triste ; seulement il n'y avait ni violence, ni désespoir dans sa douleur.

C'était déjà beaucoup !

Une pensée religieuse la soutenait ; elle se disait qu'il fallait bénir les jugements de Dieu, car le malheur avait changé ses habitudes de prières machinales en sentiments et en pensées s'élevant vers le Maître de l'univers ; elle cherchait les rapports de la nature avec son auteur, et de l'homme avec tout ce qui est au ciel et sur la terre ; elle avait été chrétienne de fait, elle le devenait de cœur. Sa pensée conversait avec Dieu, elle lui demandait la force d'âme

pour ce monde, afin d'atteindre à cette vertu puissante et humble avec laquelle on mérite d'être heureuse dans l'autre; elle lui demandait surtout la vraie résignation dans le malheur avec toute sa grandeur et toute sa simplicité.

Puis la jeune femme priait pour sa mère, heureuse et aimée, elle qui n'avait aucune affection pour veiller sur elle et aucun bonheur pour la consoler.

Et, enfin, elle priait pour lui, pour celu qu'elle aimait, malgré tant de mystères douloureux qui devaient la montrer si coupable.

La prière, en elle-même, est un bienfait : lorsqu'on est resté ainsi, l'esprit élevé vers

Dieu avec confiance, l'âme échappe aux intérêts, aux passions, aux regrets, et l'on se repose avec calme sur la volonté de la sagesse infinie qu'on a invoquée.

Pourtant il y avait des moments où l'esprit d'Isabelle, ramené aux choses de la vie, sentait tout à coup sa douleur s'accroître, et ne pouvait plus surmonter une mortelle tristesse ; la pauvre jeune femme alors était saisie par un abattement indicible, sans qu'il lui fût possible d'y résister, et elle pleurait.

L'espèce humaine n'est pas faite pour la solitude absolue et continuelle ; elle s'y retrempe, il est vrai, lorsque cette solitude n'est que momentanée ; mais trop prolongée, toutes les forces morales y succombent.

Des solitaires ont cherché volontairement la vie ainsi séparée des autres hommes, mais c'était après les amertumes de la vie sociale, après avoir souffert de ses mécomptes, après l'épreuve de ses chagrins. Ils fuyaient pour suivre une idée, et ils n'étaient pas seuls, ils avaient des souvenirs.

Mais cette jeune âme, remplie des illusions et des aspirations de la jeunesse, elle ployait sous le poids de l'isolement et cherchait en vain un appui dans les moments où elle n'attendait pas son secours du Ciel. Rien autour d'elle ne pouvait la consoler ou la distraire.

Aussi ce fut presque un événement que l'arrivée d'un pauvre oiseau blessé qui vint chercher un abri dans sa chambre : c'était

une petite mésange bleue à la tête noire. Isabelle la réchauffa, la soigna et la nourrit. L'oiseau revint à la vie et s'attacha à sa bienfaitrice. Cette faible société eut du prix pour la jeune femme ; elle en fut occupée et distraite. C'était un don du Ciel à ses yeux, peut-être la colombe annonçant la fin de sa captivité.

Mais la captivité ne finissait pas, elle durait déjà depuis deux longues années sans avoir usé ni le courage, ni les forces, ni la patience de la jeune femme, lorsqu'un nouvel hôte vint la visiter ; c'était une colombe qui bientôt fut suivie de son compagnon. Ce fut un jour de joie pour Isabelle, que celui qui vint ainsi peupler sa solitude ; elle retint les beaux oiseaux et demanda pour eux du grain qu'on lui accorda.

Ces oiseaux devinrent familiers. Ils répondaient à ses caresses. Il y eut comme un échange de regards et de pensées. Ce fut une société, Isabelle ne se sentait plus seule.

Ce qui l'aida surtout à supporter la prison, ce fut d'avoir réglé les occupations de ses journées : telle heure était destinée à la lecture, telle autre à la musique; le travail à l'aiguille eut aussi ses moments, et ce qu'elle appelait sa promenade avait lieu quelques minutes entre chacune de ses autres occupations ; cette promenade, c'était l'air respiré à la fenêtre, en regardant la campagne. Mais ses yeux alors ne quittaient guère le petit point de la route où l'on distinguait ceux qui se rendaient au château ou qui en venaient ; parfois elle apercevait le jeune comte à che-

val, et, malgré l'éloignement, elle le reconnaissait entre plusieurs, quelquefois elle voyait toute une société partir pour la chasse. Mais ordinairement M. de Saint-Laurent n'était accompagné que d'un seul jeune homme, celui qu'on avait un jour désigné pour elle par le titre de secrétaire, et ensuite de piqueur ; mais elle lui trouvait une familiarité qui donnait l'idée d'un ami plutôt que d'un serviteur.

Elle avait remarqué depuis quelque temps que le comte se promenait plus souvent seul, qu'il courait au grand galop et chevauchait souvent au hasard et nullement sans suivre la route. Oh ! comme alors son cœur battait à l'idée qu'il pourrait venir jusqu'à la portée de sa voix, qu'elle pourrait lui par-

ler, l'appeler, invoquer sa justice ! mais il ne venait pas, et elle espérait toujours.

Il y avait aussi le passage de l'aveugle. Bien qu'elle ne cherchât plus à se faire voir du petit garçon dont les paroles lui avaient révélé tout son malheur, ce passage était un des événements de la journée d'Isabelle, et elle avait choisi ce moment pour la prière, en souvenir de son retour vers Dieu et vers la vie. Alors elle priait pour le vieillard, son existence était, pour ainsi dire, une continuelle prière ; car son âme s'élevait à chaque instant vers le ciel pour lui demander du courage. Pourtant, dans cet isolement et ce malheur, la santé de la belle jeune femme ne s'altéra point ; elle dut cela à la force de son âme, au travail et à sa douce sérénité ; sa

fraîcheur, au contraire, était devenue plus brillante, et sa taille plus développée depuis sa captivité; sa vingtième année la trouva dans toute la splendeur d'une admirable beauté. Une forêt de cheveux, d'un noir de jais, relevés avec grâce, après avoir orné son visage de bandeaux abondants, faisaient ressortir la blancheur éblouissante de son teint. Souvent elle était pâle, mais la finesse de sa peau transparente donnait à cette pâleur un grand air de distinction, et permettait à des nuances rosées de s'y montrer à la plus légère émotion.

Ses mouvements devaient à la perfection de sa taille une dignité naturelle, et la mélancolie y ajoutait un charme inexprimable; elle soupirait bien un peu devant la glace

qui lui apprenait quelque chose de sa beauté, et peut-être alors se disait-elle involontairement : s'il me voyait ? Mais elle écartait ces regrets par le travail ; elle ne voulait pas s'avouer qu'elle était belle et qu'elle regrettait que nul ne le vît.

Son âme s'était remplie d'aspirations vers d'idéales beautés morales, et son extérieur en recevait une céleste empreinte.

Son esprit aussi s'était orné et agrandi par de bonnes lectures, elle aimait les livres des philosophes qui ont étudié le cœur humain et l'ont reproduit avec toutes ses nuances dans des récits habilement composés ; elle aimait aussi les ouvrages des écrivains aventureux qui ont été puiser au loin leur science d'observateurs, et se plaisait, elle la

pauvre captive, aux détails des lointains voyages. Les habitudes, les usages, les mœurs des peuples étrangers l'intéressaient, et ses lettres à sa mère étaient remplies de questions sur l'Amérique, les États-Unis et tout ce qui s'y passait. Hélas! ne pouvant parler d'elle-même, craignant de laisser échapper un peu de ses tristesses et n'ayant nulle joie au monde, elle cherchait à connaître les joies des autres.

Sa mère la croyait heureuse. Cependant elle lui écrivait un jour :

« Ma bien aimée Isabelle,

» Au milieu de la douceur de tes lettres, » j'éprouve un sentiment de mélancolie qui » ne vient pas seulement de l'absence. Tu

» ne te plains jamais, et cependant je suis
» triste. Il n'y a pas ces élans de joie expan-
» sive que donne le bonheur, et tu me parles
» bien rarement de ton mari.

» Peut-être me suis-je trompée ; mais tu
» me diras la vérité, et j'espère que j'aurais
» eu tort de m'inquiéter.

» Ce qui me fait un plaisir réel et sans mé-
» lange dans tes chères lettres, c'est de voir
» l'intérêt progressif que tu prends à tes lec-
» tures, la bonne méthode et la régularité
» que tu y as introduites. Ton esprit s'a-
» grandit, s'élève et compare ; tes jugements
» sont justes, vrais, d'une rectitude d'idées
» et d'une finesse d'observation remarqua-
» bles. On s'attache à l'étude à proportion
» du temps qu'on y donne : elle finit par

» être un besoin et un plaisir dont on ne » peut plus se passer. Et en plaçant à côté » de cela d'innocentes affections et quelques » distractions agréables, la vie est aussi » heureuse qu'il est possible de l'avoir en » ce monde.

» Je voudrais répondre à toutes tes ques- » tions sur le pays que j'habite, et je te rap- » pellerai d'abord un livre sur les États- » Unis d'Amérique que nous avons lu en- » semble : c'est l'admirable ouvrage de » M. de Tocqueville, dont Royer-Collard » disait : c'est Montesquieu voyageant au » Nouveau-Monde.

» Ce livre depuis vingt ans n'a rien perdu » de sa vérité, quoique les Américains aient

» gagné en prospérité générale et en valeur
» particulière.

» Si, comme alors, les jeunes filles amé-
» ricaines jouissent d'une liberté sans limi-
» tes dans la maison paternelle ; si elles ne
» se marient que quand leur raison, exer-
» cée et mûrie, leur permet de choisir avec
» discernement le compagnon du reste de
» leur vie ; si elles apportent sous le toit
» conjugal l'abnégation d'elles-mêmes, le
» dévouement à la famille, et si elles res-
» treignent leurs idées à un bonheur qui ne
» sort jamais du cercle étroit de la maison,
» ces dernières années ont apporté sous ce
» toit paisible et béni le goût des arts, l'ha-
» bitude de la musique : ce sont comme de
» belles fleurs qui s'épanouiraient au milieu
» d'un verger.

» Les mœurs sont pures et même austè-
» res ; point de scandale dans les ménages ;
» point d'éclat fâcheux causé par ces pas-
» sions qui foulent aux pieds le devoir,
» point de rupture bruyante des nœuds du
» mariage.

» Cela se comprend, l'on a choisi ; c'est
» après un assez long temps d'épreuves,
» d'étude des caractères, d'habitudes de se
» voir, qu'on se marie. On serait inexcusa-
» ble !

» L'égalité des conditions et l'absence
» presque générale de dot, sont certaine-
» ment pour beaucoup dans la régularité et
» le bonheur des unions américaines.

» L'égalité n'est pas ici seulement dans la

» loi, elle est encore dans l'éducation, dans » les habitudes et dans l'opinion.

» Les différences innombrables que nos » sociétés européennes mettent entre les in- » dividus rendent déjà fort difficile ce qu'on » appelle un mariage convenable aux yeux » du monde, et il y a cent à parier que ce » mariage unit entre elles deux personnes » qui ne se conviennent pas.

» Puis, *la dot*, cette grande affaire pari- » sienne! comme cela tue toute poésie! » Comme ces détails d'intérêt, qu'on voit » nouer ou rompre tant de projets, frois- » sent le cœur de la jeune fille!

» En France, les qualités personnelles » d'une femme comptent si peu pour le ma-

» riage, que le mari a l'air de n'y pas tenir » et de ne s'en pas soucier. Cela décourage ; » à quoi bon des vertus qui ne sont pas ap- » préciées? disent bien des jeunes filles, et le » malheur intérieur répond à cette insou- » ciance des deux époux.

» Rien de cela ici : la femme est tout pour » celui qui la choisit, et le mariage me semble » être aux États-Unis dans les meilleures » conditions pour le bonheur et la dignité » de la destinée de la femme.

» Son bonheur n'est-il pas d'être aimée?

» Sa dignité, d'être à l'abri de la calomnie » et entourée des respects et des égards de » tous?

» Mais ces vertus n'excluent aucun des

» plaisirs de l'intelligence et des arts. » Quelle est la femme qui ne sent pas dou- » bler sa joie à un concert, une lecture, un » spectacle avec l'homme choisi par son » cœur? Eh bien! le mariage, tel qu'il est » en cet heureux pays, place l'amour entre » le mari et la femme ; et le bonheur leur est » compté comme une vertu.

» Depuis plus de deux ans que j'habite » Philadelphie, je n'ai vu que de bons ména- » ges, et j'ai réuni souvent chez moi une » société nombreuse que j'ai vue s'intéresser » aux choses de l'esprit et en faire le charme » de ses loisirs. La littérature américaine » commence à compter non-seulement chez » les Américains, mais ailleurs, et peut-être » un jour ce peuple, qui est constamment en

» progrès, finira-t-il par avoir autant de ri-
» chesses intellectuelles qu'il en possède d'un
» autre genre.

» Nul doute aussi que la littérature de ce
» pays libre, où n'existe aucun centre déter-
» miné de civilisation, ne soit d'une grande
» originalité : chacun y apportant ses im-
» pressions et ses convictions, sans subir
» l'influence d'une classe ou d'une coterie
» souveraine qui s'impose naturellement
» quand tout part d'un même point.

» Beaucoup de femmes s'occupent ici à
» composer des romans de mœurs, mais ils
» diffèrent des romans français, en ce que
» le but du livre est toujours moral et les dé-
» tails pleins de chasteté. Ces femmes qui
» écrivent sont l'objet des égards et jouissent

» de l'estime générale. Cela ne change rien
» à leur situation; c'est seulement une fa-
» culté de plus, le mari, les enfants, la fa-
» mille, s'en trouvent bien, et les écrivains
» sont loin de s'en fâcher. Ils n'ont rien de
» ces petites vanités souffreteuses de l'homme
» de lettres médiocre, qui s'irrite des succès
» des femmes et essaie de changer sa colère
» en dédain.

» Le sort des femmes américaines est donc
» bien loin d'être malheureux, comme on
» l'a cru et comme on l'a dit. Et le mien ici
» dépasserait en bonheur tout ce qu'on peut
» espérer si nous n'étions pas séparées. Mais
» tu es contente, n'est-ce pas? Ta vie est em-
» bellie par la tendresse d'un mari qui te
» plaît; répète-le-moi, parle-moi de lui, de

» toi, de tout ce que tu fais. C'est la moitié
» de ma vie que celle de mon enfant.

» Nous nous reverrons dans un an ; j'irai
» alors passer six mois à Paris où ton mari
» t'amènera, et nous serons tous réunis
» pendant ces jours heureux que j'appelle
» de tous mes vœux.

» Au moment où je terminais cette let-
» tre, il vient de se passer quelque chose de
» singulier qui jette du trouble et du cha-
» grin dans mon esprit. Williams est entré
» chez moi, venant du dehors et tenant à la
» main les lettres que le courrier apportait
» dans l'instant. C'est toujours avec une
» certaine émotion que j'attends l'arrivée
» de ce courrier. Il apporte parfois des let-
» tres de France, et, en effet, il y en avait

» plusieurs ; quelques-unes de Paris ; une
» plus chère et plus précieuse que toutes les
» autres, parce qu'elle venait de toi. Pen-
» dant que je la lisais avec tout mon cœur,
» Williams en avait ouvert plusieurs qui
» arrivaient de différents points du globe,
» car il a encore quelques relations d'af-
» faires qui s'étendent au loin, et comme
» j'achevais ma lecture, je me tournai vers
» lui pour parler de toi, mais je restai
» muette de surprise et de crainte en voyant
» l'altération de sa figure. Il lisait et relisait
» une de ces lettres avec la plus grande
» anxiété : il avait l'air de chercher à com-
» prendre ; puis on voyait à sa pâleur qu'une
» impression vive, mais contenue, boulever-
» sait son âme, en dépit de ses efforts pour
» paraître calme. Je l'interrogeai avec

» anxiété ; il hésita, réfléchit, jeta les yeux » sur la lettre, et me dit enfin, après un mo- » ment de silence :

» — Cette lettre m'apprend une nouvelle » inquiétante. Quelqu'un à qui je dois ma » protection et qui m'est aussi cher que » pourrait l'être un enfant, se trouve dans » une situation des plus délicates et des » plus fâcheuses. Mon devoir et mon cœur » me font une loi d'aller à son secours... » mais...

» Il s'arrêta et ajouta douloureusement :

» — Il faudrait nous quitter pour quel- » ques semaines. Voulez-vous me laisser » partir et ne pas m'interroger ?

» Je sentis des larmes venir à mes yeux ; » mais je dis, en lui tendant la main :

» — Ce que vous ferez, mon ami, sera » bien, j'en suis sûre ; allez donc où vous » croyez être appelé par un devoir.

» Une heure après il était parti.

» Je ne suis pas sans regrets et sans in- » quiétude ; mais j'ai cru que mon devoir » à moi était d'agir ainsi, et je suis en paix.

» Ah ! si nous étions ensemble, la vie se- » rait trop belle. Il faut acheter le bonheur » par quelque peine. Dieu veuille que ce soit » sur moi seule qu'elle tombe, et que ma » chère fille en soit à jamais préservée ; il » n'y a que son malheur qui me trouverait » sans force pour le supporter.

» Mille caresses maternelles vont de mon » cœur au front béni de mon enfant.

» TA MÈRE. »

Isabelle avait lu et relu cette lettre ; elle y voyait à regret le départ de Williams ; elle cherchait à deviner quel intérêt assez vif pouvait l'avoir décidé à un aussi grand sacrifice, lorsque ses yeux furent attirés au dehors, car elle lisait à une des fenêtres de son appartement, c'était toujours là qn'elle faisait toutes ses lectures. Elle devina même avant de l'avoir vu, le jeune comte de Saint-Laurent qui traversait la partie de la route où elle l'apercevait quelquefois ; jamais son attitude mélancolique et rêveuse n'avait encore manifesté une si profonde émotion intérieure, il ne dirigeait point son cheval,

qui allait aussi d'une manière nonchalante, s'arrêtant parfois et s'écartant même de la route sans que son maître s'en aperçût ; il s'avança ainsi plus près d'Isabelle, son cœur battit avec violence ; elle distingua mieux la taille élégante, les beaux traits d'Albert, et son visage lui sembla pâle et triste ; il y eut même un moment où le jeune comte promena autour de lui des regards désolés. La jeune femme respirait à peine tant son émotion était vive ; elle espéra en être aperçue, se pencha, tendit les bras vers lui ; mais il ne tourna pas ses regards sur elle ; le cheval prit une autre direction, et bientôt tout disparut. Les yeux d'Isabelle restèrent à regarder longtemps, après qu'il n'y eut plus rien à voir ; la route était solitaire, nul n'y passait depuis une demi-heure.

quand un cheval, au galop, monté par le jeune homme dont la vue excitait toujours la curiosité de la jeune femme, parut tout à coup ; il semblait à la poursuite du comte et courait certainement pour le rejoindre ; mais en ce moment Isabelle fut détournée de l'attention qu'elle lui donnait par la vivacité de la course d'un troisième cavalier, qui chevauchait sur la montagne, et qui, ayant tout à coup aperçu quelqu'un s'élança avec la plus grande rapidité au-devant du jeune homme. Celui-ci, pour éviter sa rencontre, fit faire à son cheval un si brusque mouvement, que le cheval se renversa et précipita sur la route celui qui le montait.

Cette scène prompte et imprévue qui se passait sous les yeux d'Isabelle, lui causa

une vive impression. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à elle, mais elle devina que des cris s'étaient fait entendre en voyant accourir le comte de Saint-Laurent. Il sauta de son cheval et se précipita avec une grande vivacité près de celui qui venait d'être renversé; mais déjà l'étranger avait mis pied à terre et soulevait le jeune blessé. Un mouvement de surprise à sa vue fut très-remarquable de la part du comte; mais tous deux s'occupaient pourtant de celui qui était étendu à leurs pieds sans connaissance.

Quelle ne fut pas aussi la surprise d'Isabelle, quand le chapeau du jeune homme, ôté de sa tête ensanglantée, laissa se dénouer et s'étendre sur ses épaules, une longue chevelure de femme! Alors, une plus

grande attention portée sur la figure, lui fit reconnaître la comtesse de Saint-Laurent, la belle-mère de son mari; et tout à coup se déroula dans la pensée de la jeune femme toute la série des faits passés. Une lumière subite les éclaira, et elle s'étonna qu'ils ne lui eussent pas déjà révélé une partie du mystère qui l'enveloppait, et dont elle crut en ce moment que le voile se déchirait à ses yeux.

Le premier regard de cette femme qui lui avait été si douloureux et qui semblait ne lui être pas inconnu, se représenta à elle comme au moment où elle en avait été atteinte; elle se souvint en même temps qu'un autre regard déjà l'avait frappée comme une blessure lorsqu'elle sortait à peine de

l'enfance ; elle s'étonna de ne pas se l'être rappelé plus tôt.

Un nom s'échappa de ses lèvres :

— Hortense de Kerschtrell !

Cette fille d'un banquier ruiné, qui avait dû, un jour, être sa gouvernante, et qui était partie pour soigner un vieillard infirme, relégué dans un vieux château de province, c'était elle : Hortense de Kerschtrell.

C'était elle, dont le regard plein de haine, de colère et d'envie, à l'aspect d'une heureuse jeune fille, avait un jour blessé Isabelle.

C'était elle qui avait épousé au lit de mort le vieux comte de Saint-Laurent.

C'était elle qui aimait Albert, qui en était aimée, qui ne le quittait pas, qui vivait heureuse près de lui !... pendant qu'on torturait sa jeune femme !

Mais pourquoi ce mariage ? pourquoi cette haine ?

Il restait encore des points qui ne lui semblaient pas bien clairs, mais il en était un qui dominait les autres, et sur lequel toutes les pensées de la jeune femme s'attachèrent.

C'est que sa rivale était aimée ; c'est que mille tendresses avaient charmé ces deux années entre cette femme et Albert ; que toujours ensemble une intimité de tous les instants avait rendu leurs jours aussi doux, aussi fortunés, que les siens étaient cruels

et douloureux ! Enfin, la pauvre Isabelle joignit à ses souffrances morales, la plus poignante de toutes les souffrances, la jalousie ; elle devinait cette inépuisable source d'idées et d'émotions qui enivre à chaque instant deux personnes qui s'aiment ; elle devinait le bonheur délicieux qui se mêle à toutes leurs actions ; elle devinait ce que la nature, le ciel, les fleurs et les beaux jours peuvent avoir de ravissant, quand on en jouit près de l'objet aimé ; et, pour la première fois, elle comprenait la passion ardente, vive, profonde, et elle la comprenait à la torture que lui faisait éprouver la jalousie.

Son âme troublée sentit s'éveiller des sentiments de haine et des idées de vengeance qu'elle n'était pas maîtresse de répri-

mer, et, sous cette impression la plus violente qu'elle eût jamais éprouvée, elle oubliait et ses consolations habituelles, et ses espérances, et sa résignation.

Son visage exprima l'effroi à la révélation de ce nouveau genre de supplice, martyre inconnu jusqu'alors et dont le tourment la glaçait d'épouvante.

Accablée, elle s'était laissée tomber sur un fauteuil, et, sa tête affaissée sur sa poitrine, ses mains crispées, toute sa personne abandonnée à la douleur, elle eût pu servir de modèle pour peindre l'abattement et la stupeur.

La nuit était venue, elle ne s'en apercevait pas; le temps s'écoulait sans qu'elle le sût.

Il n'y avait plus pour elle ni passé, ni avenir, toute sa vie était concentrée dans ce moment d'inexprimable angoisse.

Un bruit inaccoutumé vint l'arracher à cet état d'insensibilité extérieure qui cachait tant de pénible agitation; elle s'éveilla comme d'un cauchemar et entendit des coups redoublés à la porte du salon qui précédait sa chambre.

Par un mouvement machinal elle se leva et courut à cette porte.

— Ouvrez ! ouvrez ! criait du dehors une voix qui lui était inconnue.

Elle répondit qu'elle ne pouvait ouvrir, qu'elle n'en avait nul moyen, et que c'était du dehors que les portes étaient fermées.

Un silence suivit.

Elle tremblait.

La porte fut ouverte. La vive lumière de flambeaux portés par des inconnus, vint frapper Isabelle dans son obscurité. Alors, au milieu d'un groupe de quelques personnes étrangères, elle vit devant elle un inconnu, vêtu de noir, qui regardait avec sévérité le comte de Saint-Laurent, pâle comme la mort, et elle aperçut à ses côtés le visage grave et austère de Williams Espread.

Mais c'était trop d'émotion pour son âme agitée. Ses forces n'y suffirent pas, elle vacilla, chercha un appui que lui présentèrent les bras d'Albert et elle perdit connaissance.

VII

Conclusion.

Isabelle ne tarda pas à renaître à la vie ; un soupir annonça qu'elle reprenait le sentiment de sa situation ; mais il fut suivi d'un sourire d'espérance. Elle ouvrit les yeux, et son premier regard se porta sur le comte, qui, pâle, immobile, tremblant, tenait en-

core une des mains de sa femme et la couvrait de pleurs et de baisers.

— Où suis-je donc ? est-ce au ciel ? dit-elle.

III

Car il lui semblait que cet amour d'Albert, ses regrets, ses larmes, étaient des biens qui ne pouvaient exister pour elle sur la terre.

La chambre où elle se trouvait lui était inconnue. C'était une pièce assez grande, meublée avec un luxe et une élégance tels qu'elle n'avait encore rien vu de semblable ; ses regards ne s'y arrêtèrent pourtant pas, et se portèrent sur Williams Espread, en s'écriant :

— Et ma mère !

— Douze jours à peine me séparent du moment où je la quittai, lui dit-il.

Isabelle se rappela la lettre qu'elle avait reçue.

Elle allait parler. Mais son attention fut attirée par l'entrée dans la chambre de ce même inconnu, grave, austère, vêtu de noir, qu'elle devina être un magistrat. Il était suivi de deux autres personnes : l'une d'elles prit place à une table pour écrire ; il se fit un grand silence.

A l'apparition du magistrat, Albert s'était éloigné d'Isabelle, mais pas assez tôt pour que son mouvement ne fut remarqué.

— Vous espérez que cette pauvre femme

ne parlera pas ; vous lui dictiez peut-être ses réponses ; mais nous sommes en garde contre toute espèce de mensonge, dit le magistrat.

Albert ne fut pas maître de déguiser un geste de menace, en s'écriant :

— Je n'ai jamais menti, Monsieur.

Le magistrat reprit ironiquement :

— Et quand vous faisiez passer pour folle cette jeune femme qui a toute sa raison ?

Albert, interdit, voulut pourtant répondre ; il n'en eut pas le temps ; le juge continua en montrant des papiers qu'il tenait à la main.

Ces deux lettres que nous venons de trouver là haut attestent et sa sage résignation et les horribles tortures qui l'avaient poussée à l'idée du suicide.

C'étaient les deux lettres écrites par Isabelle, au moment où elle était décidée à s'ôter la vie. Le magistrat lut haut celle qui s'adressait à Albert : de grosses larmes tombaient des yeux du jeune homme ; le magistrat ne les vit pas, mais Isabelle pourtant ne fut pas seule à les voir. Un gémissement douloureux les accueillit et attira l'attention de la jeune femme ; cette espèce de cri sortait d'une alcove où sur un lit splendide, gisait presque sans force une forme humaine, enveloppée de tant de mousseline et se dérobant si bien aux regards, qu'Isabelle ne l'avait pas encore aperçue.

C'était Hortense de Kerschtrell, comtesse de Saint-Laurent.

La jeune femme recula avec épouvante à son aspect.

— Ne craignez rien, reprit le magistrat; elle est dans l'impuissance de faire aucun mal maintenant; il ne lui reste plus qu'à rendre compte de celui qu'elle a fait.

A ces mots, prononcés avec une dédaigneuse fermeté, la malade sentit sa haine et son orgueil se révolter et ils lui donnèrent la force de se soulever, d'examiner ceux qui étaient près d'elle et de jeter au comte des paroles quelquefois incompréhensibles pour ceux qui étaient là, mais où se révélait une espèce de joie féroce à l'idée qu'un jugement,

une peine sévère imposée par la loi, le séparerait encore d'Isabelle, et que son honneur flétri, sa vie misérable, ne lui laisseraient aucun moyen d'être heureux.

L'étonnement d'Isabelle était immense. Quoi ! cet amour qui lui inspirait une si vive jalousie avait abouti à tant de haine !

Le magistrat regarda la jeune femme et la comprit.

— Les mauvaises passions, dit-il, amènent plus de malheur qu'on ne croit, et il s'y mêle plus de fiel que de douceur. Mais elle a raison, cette femme, quand elle prévoit votre séparation de cet homme cruel ; vous aurez le droit de vous séparer à jamais de lui ; vous serez rendue à une vie douce et

heureuse dans votre famille, et ceux qui vous avaient ravi votre liberté vont à leur tour perdre la leur !

— Ah ! murmura d'une voix stridente la malade, il partagera encore mon sort et non le sien !

Isabelle tressaillit à ces mots.

Le magistrat examinait le comte de Saint-Laurent avec une grande attention. Quelque chose de noble, de loyal et de distingué se faisait remarquer en lui au premier aspect et devait prévenir en sa faveur, ceux surtout que l'habitude de l'observation a convaincus que la physionomie révèle toujours les instincts naturels de l'âme. Puis il y avait des traces de souffrances profondes et déjà an-

ciennes sur ce beau visage, et l'attention comme la sagacité du magistrat éveillait en lui des doutes, il se disait :

— Est-il complice, est-il victime?

Mais pendant cet examen, le juge en subissait un aussi, et Hortense de Kerschtrell devinait sa pensée ; elle craignit que le comte ne lui échappât ; que, rendu à la liberté, pendant qu'elle expierait les crimes dont elle ne s'était rendue coupable que par amour pour lui, il pût retrouver le bonheur près d'Isabelle ; et, toute sa fureur jalouse se réveillant à cette idée, elle reprit des forces et dit avec fermeté au magistrat :

— Monsieur, je suis prête à répondre à toutes vos questions. Que voulez-vous savoir?

Il y eut comme un frisson de crainte dans l'auditoire, en l'enttendant parler ainsi.., on sentait que le sort du comte allait dépendre de ses aveux, et qu'elle l'avait condamné. Isabelle le comprit.

Il régnait un profond silence.

La jeune femme était habituée à souffrir, par deux années d'infortune, où la résignation l'avait rendue maîtresse d'elle-même, et lui avait donné sur ses justes ressentiments un empire absolu ; elle sentit qu'elle devait en ce moment cacher l'intérêt qu'elle prenait à Albert ; si la femme qui allait parler croyait le jeune homme aimé, il était perdu.

Isabelle, calme et sévère, se leva et dit :

— Avant que le sort de M. le comte de Saint-Laurent soit décidé, je veux que tous sachent bien ici que je n'attendrai ni jugement, ni même éclaircissement, pour décider de mon sort à moi ; puisque ma liberté m'est rendue, j'en profiterai pour rejoindre ma mère. Puis, se tournant vert l'Américain : Mon père, ajouta-t-elle, voulez-vous que nous partions dès demain pour l'Amérique ?

— Ce sera remplir tous mes vœux, répondit Williams.

La joie, une joie méchante et amère, brilla dans les yeux flamboyants de la belle-mère.

— Perdue pour lui ! murmura-t-elle.

Le jeune comte s'affaissa sur lui-même et retomba sur le siége d'où il s'était soulevé, comme s'il eût senti la vie lui échapper. Son abattement fut extrême et sa figure découragée et désolée sembla se décomposer...

— Qu'importe tout le reste? dit-il; et il n'écouta plus. Son existence était finie; on pouvait faire de lui tout ce qu'on voudrait; il était insensible à tout.

Cependant le magistrat attentif adressait des questions à la malade en l'examinant, et elle commençait à répondre avec une exaltation toujours croissante, lorsque le médecin entra.

Il savait ce qui s'était passé. C'était un

médecin de la ville voisine, celui qui venait d'habitude au château avait quitté le pays depuis quelques jours.

On s'écarta; il parla à la malade, lui tâta le pouls, visita sa blessure à la tête, et, pour toute réponse, dit brusquement:

— Qu'on fasse venir un prêtre!

— La mort! la mort! s'écria la malade d'une voix déchirante, qui glaça d'effroi ceux qui étaient présent; puis, comme si elle eût voulu fuir cet arrêt, elle se souleva par un effort inouï, et répéta une troisième fois avec une horrible épouvante:

— La mort!

Elle retomba ensuite sur l'oreiller, en éclatant en sanglots.

La fièvre violente qui la soutenait et lui donnait des forces factices ne lui avait pas laissé penser qu'elle pût être en danger; sa surprise fut égale à son effroi.

Cependant, le curé du village avait appris l'accident: c'était un bon vieillard qui ne soupçonnait pas le mal; et comme la veuve du vieux comte remplissait tous ses pieux devoirs, et donnait quelque argent pour les pauvres, il la regardait comme une sainte. Il venait inquiet de sa santé, mais ne se doutant nullement de ce qui se passait. Il avait toujours cru à une folie réelle de la jeune comtesse, à une bonté inouïe de la part de sa belle-mère, la soignant au

château au lieu de la livrer à des mains étrangères.

Hortense de Kerschtrell avait été élevée dans la religion chrétienne ; elle s'en faisait un appui dans l'opinion, mais n'y pensait pas même en accomplissant en public toutes les pratiques des croyants. Quand le bon curé entra dans cette chambre de mort et qu'il la vit en proie au désespoir, il fut épouvanté ; il apprit, en voyant Isabelle, que sa folie n'était qu'une imposture et que la mourante était coupable. Le saint homme, dans sa douce vie de curé de village, n'avait pas été appelé à voir les orages passionnés des cœurs vicieux ; mais la religion, sa seule poésie à lui, a des enseignements et des miséricordes pour tous ;

il lui sembla qu'au-dessus de la justice de la terre il y avait celle du ciel, et qu'il était de son devoir d'aider la mourante à la fléchir avant de paraître devant elle.

D'un ton d'autorité il écarta tout le monde; on passa dans la pièce voisine à ses ordres, et il resta seul avec la femme qui se mourait, le cœur rempli de désespoir et de ressentiment.

Pendant cet entretien suprême, il y avait une espèce de recueillement et de terreur parmi ceux qui attendaient.

Le magistrat ne quittait pas le comte; il attachait sur lui un regard investigateur qui semblait plonger au fond de sa pensée, il devinait les causes, mais il voulait interroger

sur les détails et comprenait à peine comment cette séquestration de plus de deux années avait pu s'exécuter ; il était nouveau dans le pays, son prédécesseur avait dû être trompé par l'estime qu'il portait aux habitants du château, mais lui, en arrivant, il y avait un mois environ, avait été frappé de cet air de mystère qui régnait aux environs : quelques mots à voix basse accusaient la belle-mère, et malgré sa beauté, ses grâces et les plaisirs qu'elle cherchait à ramener au château, on le fuyait et peu de voisins y apparaissaient depuis plus d'une année.

Lorsque Williams y vint demander la jeune femme, le matin de ce jour-là, on le regarda avec surprise. D'où venait-il donc ?

Comment ne savait-il pas que la femme du comte était privée de la raison depuis plus de deux années? et Williams, qui, pendant cet espace de temps, avait lu constamment les lettres d'Isabelle, courut à des renseignements plus indépendants que ceux des domestiques du jeune comte. Le magistrat déjà prévenu par lui, venait de partir pour le château, et Williams se hâtait, afin de le rejoindre, quand il rencontra et renversa l'ennemi sans le connaître.

Cependant, après un assez long silence, le magistrat recommença ses questions, se mit enfin à interroger le jeune comte tellement plongé dans sa rêverie, qu'il ne l'entendît pas.

Revenu à ce qui l'entourait et au senti-

ment de sa situation, Albert tourna vers son juge un regard morne et éteint, et dit d'une voix faible :

— Que voulez-vous, Monsieur? je n'ai rien à répondre, rien à dire. On ne punira jamais assez ceux qui ont causé un horrible malheur; les souffrances de cette jeune femme, et si bonne et si belle, ne pourront jamais être assez vengées. Une vie entière de tourments n'expierait pas à mes yeux le mal qu'elle a souffert. Je ne me défendrai donc pas: tout est fini pour moi; je ne désire plus que ce qui peut terminer des regrets qui dureront jusqu'à ma mort... et dont nul ne sait toute l'amertume.

Il ajouta tout bas : Je l'aimais.

Isabelle était restée calme en apparence; mais profondément agitée intérieurement. Ce fut avec une grande émotion qu'elle dit, en se tournant vers le magistrat :

— Monsieur, si j'ai dit tout à l'heure ce qu'une femme indifférente et irritée aurait pu dire, si j'ai annoncé l'intention de me séparer sans retour de mon mari, je dois à la vérité d'avouer que j'espérais ainsi désarmer le ressentiment et la jalousie d'une personne qui, pour me séparer de M. de Saint-Laurent, pouvait l'accuser et le perdre. Mais en ce moment je dois à vous, Monsieur, à moi... et à... lui, ajouta-t-elle en se tournant vers le comte, de dire toute ma pensée.

Je ne quitterai point mon mari, à moins

que sa volonté ne l'ordonne, et quel que soit son sort, je le partagerai, non par devoir seulement. S'il était malheureux, séparé du monde, je voudrais qu'il eût du moins près de lui quelqu'un dont il serait aimé.

Il y eut une vive surprise parmi les assistants, et le comte éprouvait une si violente émotion, qu'il ne pouvait prononcer un mot. Mais Isabelle voyait l'expression de son visage ; cette expression disait tout.

Il prit les mains de la jeune femme, les pressa sur son cœur, et fondit en larmes.

En ce moment, le vieux curé ouvrit la porte.

— Venez tous, dit-il.

L'on entra chez la malade ; sa figure avait

changé d'aspect ; la haine s'en était effacée ; les simples paroles du pasteur avaient ramené l'âme égarée, les souvenirs de l'innocente enfance qui reparaissaient au moment de la mort avaient rapporté avec eux les saintes croyances ; la femme irritée, haineuse, impitoyable, était devenue craintive et repentante devant la pensée d'un Dieu prêt à peser ses actions dans la balance de la justice.

— Approchez, dit-elle, il me reste encore une force fébrile, je veux qu'elle serve à dire enfin toute la vérité : puisse l'aveu sincère que je veux faire... me valoir un peu de pitié sur la terre et dans le ciel !

On s'approcha du lit ; Isabelle se plaça de façon à n'être pas vue de la mourante ; elle craignait de ne pouvoir cacher assez bien,

au milieu de cette scène lugubre, l'espèce d'ineffable joie qui inondait son cœur. Albert l'aimait et elle ne le quitterait plus! Qui ne sait que la certitude d'être aimé de ce qu'on aime, répand un tel bonheur dans l'âme, que, malgré les efforts qu'on peut faire, il en apparaît toujours quelque chose dans l'expression, le geste, le maintien, le regard, tant on est, pour ainsi dire, exalté par cette pensée comme par un air vivifiant!

Enfin la malade prit la parole et, comme elle l'avait dit, la fièvre la soutint, au milieu de souffrances qu'elle dissimulait, de plaintes douloureuses qu'elle ne pouvait retenir, et d'interruptions nécessaires pour reprendre des forces et rassembler ses idées; elle fit à peu près le récit que nous donnons, sans les

interruptions et les incidents qui le troublèrent.

— Ayez pitié de moi, dit-elle, et écoutez-moi : J'étais la fille unique d'un riche banquier ; tout cédait à mes caprices, quand le malheur vint me frapper. Le premier de tous, fut de rencontrer aux eaux de Baden le comte Albert de Saint-Laurent.

Je l'aimai, je désirai en être aimée : mais lui, livré à de folles dissipations, ne songeait point au mariage ; il ne vit pas ou ne voulut pas voir mon amour.

La parente qui m'accompagnait, car je n'avais pas de mère, connaissait le comte ; elle ne devina point mon cœur, attira souvent le jeune homme, et parfois prévoyant

l'époque, encore lointaine, disait-elle, où il songerait à se marier, lui nomma plus d'une fois Isabelle de Melval comme une fille unique qui lui conviendrait à merveille, et dont la mère était son amie.

Je revins dans la maison paternelle avec le cœur plein d'un amour malheureux et d'une haine douloureuse.

La maison était en désordre, mon père était ruiné, sa mort suivit de près ; et de tout le passé, il ne me resta que les deux sentiments cruels qui me torturaient le cœur.

Cette dame qui m'avait conduite à Baden était mon seul appui ; elle avait connu ma mère ; elle m'aimait : mais sa fortune était médiocre, elle ne pouvait rien par elle-même.

Cependant elle pouvait tout pour moi, car elle connaissait également la famille de Melval et celle du comte de Saint-Laurent. Et là était toute ma pensée.

Madame de Melval eut besoin d'une institutrice pour sa fille, je pensais à entrer chez elle, quand le père du jeune comte, ennuyé de sa solitude, eut l'idée d'ouvrir son château à ses voisins, d'y rappeler la gaîté et les amusements ; mais, pour y parvenir, il lui fallait une femme jeune qui voulût bien tenir cette maison et l'aider à en faire les honneurs, car son âge et ses infirmités lui rendaient nécessaire la présence de quelqu'un, et son fils ne passait au château qu'une courte partie de l'année.

C'était un bonheur imprévu qui me ravit :

j'arrivai. Le vieillard fut charmé, sa maison fut joyeuse, et le jeune comte sembla me voir avec plaisir.

Mais... j'échouai encore près de lui dans mon projet. Il fut poli, aimable et rien de plus.

Deux années se passèrent ainsi ; voyant que je ne pouvais prendre d'empire sur son cœur, j'en voulus avoir sur son sort.

Je parvins à épouser le vieillard et à tenir entre mes mains la plus grande part de la fortune du jeune homme.

C'était au lit de mort que le père m'avait donné son nom ; la famille voulait attaquer le dernier acte du vieux comte ; le fils s'y opposa, et, venu pour fermer les yeux de son

père, il respecta ses dernières volontés. Je le retins facilement au château ; le grand deuil l'éloignait du monde. C'est une nature douce, nonchalante et faible. Il resta plus d'une année en disant toujours qu'il partirait le lendemain.

Je pris sur lui un ascendant qu'il n'essaya même pas de repousser.

Que dire maintenant?.. Oh ! je ne veux pas, je ne peux pas tout avouer...

Mais comment le mariage eut-il lieu? dira-t-on...

Pourquoi l'avez-vous laissé faire?...

Ah ! je me suis répété à moi-même ces

questions bien des fois. Bien des fois j'ai maudit l'idée que j'eus, moi, de provoquer et de décider ce mariage.

Mais le ciel voulait me punir et, que de fois ainsi, il jette dans notre esprit une espèce d'aberration qui nous fait préparer de nos propres mains le malheur qui doit nous punir de nos torts !

Je ne pouvais épouser le comte Albert, et sa famille le pressait de se marier ; de plus, je sentais qu'un mariage assez riche pour réparer les brèches faites à sa fortune était nécessaire. Il avait usé largement des plaisirs de Paris, comptant sur un riche héritage ; cet héritage qui restait entre mes mains, était lui-même dans un grand désordre par les prodigalités des dernières années, le

splendide état de maison ; des fêtes, des chasses, des entreprises par lesquelles j'avais voulu rendre le château un lieu de plaisirs et d'occupations intéressantes pour retenir Albert, m'avaient forcé d'emprunter sur les biens et l'on menaçait de les vendre. Une dot pouvait seule combler le déficit.

Un mariage fut décidé.

A l'époque où j'avais vu Isabelle de Melval et où mon regard scrutateur avait plongé son examen jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille, j'avais vu en elle une enfant chétive et laide qui ne pouvait inspirer l'amour ; puis elle avait été troublée par mon seul regard. Il serait donc facile de la dominer.

Alors, le jeune comte m'aimait... oh ! oui

il m'aimait; quoique j'en aie douté depuis, et bien que j'aie vu ensuite dans son âme un amour dont celui qu'il eut pour moi n'approcha jamais... cependant, il m'aima...

J'obtins de lui une promesse que j'essayai de rendre sacrée par des serments sur la tombe de son père, sur ma vie, que je jurais d'immoler, s'il y manquait; sur son honneur, qui était sa seule foi.

Albert avait vécu dans le scepticisme de notre époque, il n'avait aucun principe, on le dominait par ses qualités, son honneur délicat et sa grande bonté.

Il croyait difficilement au mal c'est-à-dire à la méchanceté; car le mal, et le bien

sur le reste n'était pas distinct à ses yeux ; sa conscience manquait de lumières, bien que son esprit en eût d'éclatantes.

Il promit tout ce que je voulus et il tint toutes ses promesses ; il croyait que son honneur y était engagé. Comme il crut que cet honneur eût été terni s'il ne se fût point acquitté envers ses créanciers....

Le mariage se fit à Paris.

J'attendais paisiblement son retour avec sa femme, et comme nous en étions convenus, j'allai le chercher au dernier relais, où je laissai la jeune femme sans même avoir cherché à l'apercevoir.

Mais, le lendemain, elle arriva.

Tout fut fini pour mon bonheur.

Isabelle était belle comme un ange et le charme de sa personne était irrésistible. Je jetai les yeux sur le comte... Il avait pâli sous mon regard. Bien plus, son visage altéré portait des traces de souffrances anciennes.

Il l'aimait.

Vous savez le reste... Ah! si elle a souffert, elle !.. Ses tourments n'ont pas approché des miens. Il est impossible d'imaginer ce que mon âme ardente et passionnée endura de torture, quand je vis l'admiration dont la jeune femme était l'objet, se traduire en amour dans le cœur de son mari ! Ce qu'il me fallut faire pour en réprimer l'élan, pour

le tromper, l'effrayer, le retenir et l'obliger à garder ses serments, est impossible à dire ; un jour vint où tous mes efforts furent superflus, Isabelle entra le soir dans l'appartement d'Albert : cette visite imprévue et l'effet qu'elle produisit me firent comprendre que cet échafaudage de bonheur élevé avec tant de peine s'écroulait, j'eus un moment de vertige. Je voulus tout anéantir avec mes espérances. Car, leur amour, leur vie, la mienne, je cherchais à en faire un même holocauste. Je mis le feu au château !

Tout échappa ; Isabelle sauva son mari ; mais l'émotion qu'elle éprouva fut si grande, qu'une fièvre violente lui ôta pendant quelques jours le souvenir et le sentiment des

choses réelles. Albert, effrayé de la voir en cet état, craignit pour elle la folie... Sa douleur et son effroi, à ce mot cruel, me donnèrent l'idée de m'en servir pour l'éloigner d'elle à jamais. Il tomba malade et ne put quitter le lit de quelques jours. Mon plan fut arrêté, j'eus des complices ; ils ne sont plus.

Albert, à peine guéri, voulut revoir Isabelle ; tous s'y opposèrent ; chacun raconta les effets d'une folie dangereuse et dégoûtante ; on fit comprendre au comte que ce serait pour lui un horrible spectacle.

Ah ! que le ciel vengea bien la pauvre victime par les tortures jalouses qui me déchirèrent le cœur. Albert l'aimait ; le peu d'instants où ils s'étaient vus avaient suffi pour faire naître une passion pro-

fonde dont rien ne put le distraire ; deux années se passèrent en efforts superflus. Sa pensée était avec Isabelle, et quand je parvenais à l'occuper quelque temps, tout à coup un mot douloureux lui échappait au souvenir de cette folie dont il ne douta jamais. Enfin, je luttai avec une peine inutile contre une répulsion involontaire, qui avait fini par l'éloigner de moi, qu'il combattait, mais dont je m'apercevais pourtant. Il était à mille lieues de me soupçonner, et pourtant il cédait à un instinct secret qui me rendait odieuse à ses yeux : il ne m'aimait plus, et mon amour lui était devenu insupportable.

Voilà comment se sont passés ces jours que j'aurais voulu à tout prix rendre heu-

reux, et dont la souffrance a été telle, que j'ai plus d'une fois envié le sort de celle que je persécutais. Quelles que fussent ses souffrances, elles n'égalaient par les miennes, la pauvre femme avait l'innocence et l'espoir.

C'était avec peine que la malade achevait son récit; sa voix faiblissait; les derniers mots ne furent presque pas entendus, et ses forces semblèrent l'abandonner tout à fait pendant quelques instants.

Le magistrat dit au comte :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que je renonce à l'accusation, et que si votre faiblesse fut coupable, c'est affaire entre le ciel et vous.

Williams Espread s'approcha du comte, dont jusque-là il s'était tenu à distance; il s'arrêta devant lui, et, après un moment qui semblait consacré à la réflexion, afin de donner plus d'importance à ce qu'il allait faire, il lui tendit la main.

Albert prit cette main avec un sentiment de reconnaissance et ne put s'empêcher de laisser échapper ces mots:

— Ah ! Monsieur, un homme comme vous n'eût jamais eu de pareils torts !

— Parce que je crois au devoir et à Dieu, répondit l'Américain avec simplicité.

Isabelle fut charmante en disant :

— Nous vous bénissons à jamais comme un père ; car, pour nous sauver, vous aurez

fait plus de quatre mille lieues... tout seul.

— Je devinais bien, répondit Williams en souriant, que vous ne partiriez pas. Dans douze jours, votre mère apprendra que je vous ai vue heureuse. Mais voilà tout ce qu'elle doit savoir. L'année prochaine, nous serons tous réunis à Paris.

En ce moment, la mourante reprenait ses sens, et semblait appeler Isabelle, qui s'approcha d'elle; les autres la suivirent et entourèrent de nouveau le lit.

Hortense n'avait plus rien de son audacieuse beauté et de son inexorable rudesse; les approches de la mort l'avaient vaincue. Ce fut avec une voix bien faible qu'elle dit:

— Isabelle, pardonnez à votre mari et

vivez heureuse avec lui : peut – être Dieu me saura - t - il gré de cette prière que je vous fais. Quant à moi, objet de votre haine et de vos malédictions...

— N'achevez pas, interrompit la jeune femme... vous êtes pardonnée sur la terre, et nous allons prier ensemble pour que vous le soyez au ciel.

Isabelle se mit à genoux contre le lit.

— Est-ce vrai ? est-ce possible ? Vous pardonneriez ? dit faiblement la femme coupable et inquiète. Votre pardon, ce serait un espoir, peut-être un gage de celui de là-haut. Puis la mourante, dont les facultés manquaient déjà à sa volonté de voir et d'entendre ce qui se passait autour d'elle,

essaya de se soulever, et sa main s'étendit et eut l'air de chercher du côté de la jeune femme, qui prit cette main dans les siennes; puis Isabelle se souleva, et s'approchant du visage où déjà la mort mettait sa terrible empreinte, elle déposa un baiser filial sur le front décoloré de la malade, qui poussa un soupir de reconnaissance et de joie.

Ce fut le dernier!

Isabelle eut un mouvement d'effroi et se détourna; les bras d'Albert la reçurent et l'entraînèrent loin de la chambre funèbre en disant: Venez, ma bien-aimée, mon Isabelle, ma femme!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Un citoyen des États-Unis, un jeune comte de l'aristocratie française. 1
II. Sécurité et inquiétude. 49
III. Voyage un jour de noce. 77
IV. Isolement. 117
V. Captivité. 171
VI. Par delà l'Océan. 214
VII. Conclusion. 259

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Munzel, à Sceaux.